

Alec Smith

**TU SERAS
MON FRÈRE**

Les Nouvelles Editions Africaines, Abidjan
Editions de Caux (Suisse)

La version originale a été publiée dans la collection Marshalls Paperbacks par Marshall Morgan and Scott, Basingstoke, Hants, Angleterre.

© by Alec Smith and Rebecca de Saintonge, 1984
ISBN 0 551 01079 7

Publié en français en coédition par:

Les Nouvelles Editions Africaines, Abidjan (Côte d'Ivoire) ISBN 2 7236 0786 0

Les Editions de Caux, 1824 Caux (Suisse)
ISBN 2 88037 018 3

© Editions de Caux et Les Nouvelles Editions Africaines, 1986, pour la version française.

Traduit de l'anglais par Eliane Stallybrass et Charles Piguet

Photo de couverture: Lars Rengfelt.

De la Rhodésie au Zimbabwe

Points de repère historiques

1890. Une petite troupe de colons blancs traverse le fleuve Limpopo et pénètre dans le territoire qui est aujourd'hui le Zimbabwe. Sur un haut-plateau, ils fondent la ville de Salisbury (aujourd'hui Harare). Ils sont les émissaires d'un prospecteur de diamants anglais, Cecil Rhodes, qui rêve d'une domination britannique sur toute l'Afrique australe. Celui-ci donne son nom au pays qui devient, malgré la résistance armée des deux principales tribus, possession de la *British South Africa Company*, fondée par Rhodes.

1923. A la suite du vote d'un électorat à prédominance européenne, la Rhodésie renonce à rejoindre l'Union Sud-Africaine et devient une colonie britannique autonome.

1965. En réaction contre les efforts de Londres en faveur d'une intégration progressive des populations noires, le *Front Rhodésien*, qui réunit la majorité des Blancs sous la houlette de Ian Smith, proclame l'indépendance. Cet acte, condamné universellement, conduit à des sanctions économiques. A l'intérieur, la majorité noire s'organise. Une opposition armée se développe au sein de la *Zimbabwe African National Union* (ZANU) conduite par Robert Mugabe et basée au Mozambique, et la *Zimbabwe Africa People's Union* (ZAPU) de Joshua Nkomo, basée en Zambie.

1976. Les deux mouvements ZANU et ZAPU s'unissent pour former le *Front patriotique*.

1978. Ian Smith tente un accord avec les Africains modérés, notamment avec l'évêque Abel Muzorewa qui, en mai 1979, le remplace comme premier ministre. La guérilla se renforce. Malgré la loi martiale, on dénombre un millier de morts par mois.

Août 1979. Les chefs de gouvernement du Commonwealth se rencontrent à Lusaka, en Zambie. Les parties en présence en Rhodésie acceptent de se rencontrer sous la présidence du Secrétaire au *Foreign Office*, Lord Carrington. Les négociations ont lieu en septembre de la même année au Lancaster House, à Londres. Elles réunissent Ian Smith et les représentants du Front Rhodésien, ainsi que Robert Mugabe, Joshua Nkomo et les représentants du Front patriotique.

21 décembre 1979. Un accord est signé qui conduit au cessez-le-feu une semaine plus tard.

Mars 1980. Tous les partis, africains ou blancs, participent à des élections générales qui sont supervisées par un gouverneur britannique, Lord Soames, et par une force civile et militaire des pays du Commonwealth. Robert Mugabe l'emporte à une large majorité.

17 avril 1980. Le nouveau Zimbabwe est proclamé indépendant. Robert Mugabe devient premier ministre. Le pays est reconnu par la communauté internationale.

1. Un début sans histoire

Je ne me cherche pas d'excuses. J'aurais tout aussi mal tourné avec un autre père. C'est en moi que cela clochait et je ne peux blâmer personne.

Les gens imaginent que, parce que mon père était premier ministre, nous étions très sophistiqués. Ils ont tort. Papa était avant tout un homme de la terre. Et moi, un vrai fils de paysan. J'aidais aux moissons, à la cueillette du tabac, je nourrissais les cochons, je cahotais avec lui dans la camionnette et l'accompagnais le soir dans sa promenade rituelle avant le coucher du soleil. Pendant mes premières années, je ne le quittais pratiquement pas.

Il souffrait continuellement. Nous, les enfants, le savions. Pilote de la Royal Air Force pendant la guerre il avait été abattu deux fois. La première en Afrique du Nord. Son visage avait été horriblement tuméfié et il avait dû subir des opérations de chirurgie esthétique. La deuxième fois, c'était en Italie. Il avait eu les jambes brisées et gravement brûlées. Pourtant, il continua de se battre pendant six mois avec les partisans italiens derrière les lignes allemandes avant de traverser les Alpes pour rejoindre les Forces Alliées. Mais il ne se remit jamais complètement et, au plus fort de l'été, il cachait toujours ses jambes sous des pantalons longs. A nos yeux, il était un héros.

La maison où habitent encore mes parents est, comme toutes les fermes rhodésiennes, construite sur un étage. Toutes les pièces communiquent. Elle fut agrandie au fur et à mesure que la famille et nos revenus augmentaient. Elle est recouverte de tôle et flanquée d'une vieille véranda protégée des moustiques par un treillis.

Ma mère ne se tracassait pas outre mesure pour le ménage. Nous vivions dans un sympathique désordre. Des aquarelles, pendues n'importe comment, pâlis-saient au fil des ans; des livres s'alignaient sans fin - le salon en est pratiquement tapissé - et dans tous les coins, on butait sur des jouets ou de vieilles cornes de vaches, des plumes de pintades, des pierres et autres trésors que les enfants collectionnent toujours.

Le domaine de près de trois mille hectares est situé dans les collines de Selukwe. En pleine savane. Une terre de broussailles et de cailloux, parsemée de gros rochers partiellement enterrés. Avant de la cultiver, il avait fallu abattre les arbustes, arracher les racines, tamiser chaque mètre carré de terre.

Aujourd'hui, on voit les grands arbres à fleurs que mes parents ont plantés autour de la maison et, à l'arrière-plan, les montagnes de Longwe.

Nos journées s'écoulaient selon un rythme précis, en partie à cause de la chaleur. Mon père était au travail à 6h.30 et s'arrêtait à 10h.30. On se retrouvait alors dans la véranda pour prendre le thé avec des brioches grillées. Papa, dans ses vieux vêtements de travail, s'entretenait avec le fermier des tâches à accomplir. Les chiens se prélassaient à ses pieds.

Au début, il élevait des porcs de race, du bétail et quelques chevaux. Puis il planta du tabac et plus tard un maïs superbe, pâle et succulent, qui est la nourriture de base des Africains.

Comme mon père qui était député passait plusieurs mois par an dans la capitale, ma mère avait dû apprendre à se débrouiller. Peu de gens imaginent ce que cela voulait dire pour elle. Très intelligente et cultivée, elle était habituée à la vie citadine. Elle aimait le théâtre, les concerts et les mondanités. Elle avait eu un premier mari qui était médecin et international de rugby. Un jour, alors que leurs deux enfants étaient encore tout

jeunes, elle avait reçu un appel téléphonique lui annonçant que son mari avait eu un accident lors d'un match. Il s'était rompu le cou et était mort.

Avec son second mari, elle devait vivre dans une ferme, loin de tout, à sept kilomètres des Blancs les plus proches et à quinze kilomètres d'une agglomération. L'unique route était souvent inondée pendant la saison des pluies. Maman passait donc des jours et même des semaines seule avec nous et une poignée d'ouvriers de ferme. Il fallait du courage pour accepter cet isolement.

Je passais le plus clair de mon temps avec les enfants des ouvriers africains car mes demi-frère et soeur étaient plus âgés que moi. Nous ne nous quittions pas. Ils étaient très forts pour manier les longs fouets qu'on utilise pour conduire les boeufs. Même en m'exerçant beaucoup, je ne suis jamais arrivé à les faire claquer aussi bien qu'eux.

Pendant la cueillette du maïs, Papa nous permettait de mener l'énorme char à boeufs. Nous nous prenions pour des conducteurs romains, debout sur le char, agitant les rênes en poussant des cris de victoire. Et pourtant, malgré cette camaraderie avec des gosses africains, ce n'est que vingt ans plus tard que j'ai invité un Noir à prendre le thé chez moi. Durant mon enfance, les seuls Africains qui pénétraient chez nous étaient les domestiques. Les autres n'y avaient pas droit.

Nous n'aimions pas la chasse. Cependant, il fallait bien tuer les chacals et les léopards qui massacraient le bétail, les sangliers et les babouins qui arrachaient le maïs. Papa préférait admirer les bêtes sauvages plutôt que de les tuer. Cela ne nous empêchait pas, mon frère Rob et moi, pendant les vacances scolaires, de partir avec nos fusils à air comprimé et de viser les lézards bariolés qui se chauffaient sur les pierres, ou les tisse-

rins qui, pour profiter de la moindre brise, construisaient leurs nids dans le prolongement extrême des branches qui ployaient sous le poids. Nous les regardions arracher les feuilles pour que les serpents ne puissent pas s'approcher d'eux à couvert.

A midi, dans la chaleur étouffante de l'été, la vie s'arrêtait. Chacun se dispersait et le silence envahissait tout. Le soleil brûlait nos rares brins d'herbe. Les étourneaux faisaient miroiter le soleil sur leurs plumes brillantes. Je les regardais de ma fenêtre en attendant que la vie reprenne.

En été, il fallait réunir le bétail une fois par semaine pour le débarrasser des tiques porteuses de microbes. Nous, les gosses, encerclions le troupeau pour le faire entrer avec force coups de bâtons dans une enceinte où se trouvait un grand bac. Les vaches poussaient leurs veaux d'un coup de museau. Le contenu était repoussant, comme de la créosote liquide. En avaler devait être horrible. Je les vois encore, nageant la tête bien haute.

Le soir, quand mon père était à la maison, nous sortions avec les chiens pour la promenade familiale autour de la ferme. Le chemin de terre rouge longeait les champs de tabac jusqu'à la petite rivière où les vaches rumaient dans la fraîcheur du soir et nous rentrions par la savane pierreuse hérissée de troncs d'arbres. Une fois de retour, on s'installait pour les rafraîchissements rituels en jouissant des derniers rayons. Les couchers de soleil africains sont rapides et spectaculaires, puis font brusquement place à une nuit noire.

Mes premières années furent idylliques mais elles se terminèrent de manière abrupte. A l'âge de sept ans, on m'envoya dans un pensionnat, bien contre mon gré. J'en fis toute une histoire mais le pire n'était pas encore arrivé!

En avril 1964, mon père devint premier ministre de la Rhodésie. Le jour où la nouvelle fut rendue publique, il vint avec ma mère nous voir à l'école. «Vous savez quoi?» demanda-t-il. Mon frère Rob, un passionné de rugby qui ne lisait que les comptes rendus sportifs, répondit: «Je sais, Papa, c'est affreux, nous avons de nouveau perdu.»

2. Le fils de Ian Smith

Le salon de la résidence du premier ministre était si vaste qu'on aurait pu y jouer au tennis. Toutes les pièces étaient recouvertes d'épais tapis, même les toilettes. J'ai compté un jour qu'on pouvait faire asseoir cinquante-six personnes dans les salles de réception sans ajouter une seule chaise.

Quand mes parents ont déménagé, j'avais douze ans. Pour moi, ce fut comme entrer dans le rayon des jouets d'un grand magasin. La maison était entourée de toutes sortes de systèmes d'alarme et il ne fallait que quelques minutes à la police pour être sur les lieux. Son record fut même de quatre-vingt-dix secondes, ce qui n'est pas mal, compte tenu du fait que le domaine avait environ quatre hectares. J'aimais montrer toutes ces installations à mes amis et il est arrivé que nous nous en approchions trop près et qu'elles se déclenchent. Dans ces cas-là, nous préférons garder innocemment nos distances.

L'attraction sans doute la plus fascinante pour nous était une immense carte de géographie dans le bureau de Papa. Elle recouvrait une porte qui masquait le coffre-fort, où étaient gardés les secrets d'Etat. Nous nous étions procuré un stéthoscope à l'école et, le

matin, après le départ de mon père, nous cherchions à trouver la combinaison, mais sans succès.

Là aussi il y avait des trésors partout, mais pas du même genre que ceux de la ferme. C'étaient de grands tableaux dans des cadres dorés, prêtés par la National Gallery, de précieux vases chinois enfermés dans des vitrines et, dans le hall, une énorme pendule offerte par la Chambre des Communes britannique à un précédent premier ministre.

Cinq domestiques étaient à notre service dans la maison et cinq autres s'occupaient du jardin. Tous travaillaient comme des rouages bien huilés et s'assuraient que notre vie se déroulait sans accroc. On se serait cru dans un hôtel: quand on désirait quelque chose, il suffisait d'appuyer sur un bouton et nos désirs étaient comblés.

Nous avions un court de tennis, une piscine et une superbe pelouse pour jouer au croquet. Mais le croquet que mes amis et moi aimions jouer ressemblait plutôt à du hockey sur glace, ce qui laissait la pelouse dans un piteux état.

Une partie de la maison nous était réservée et nous pouvions y laisser traîner nos affaires sans craindre la visite de personnalités importantes. Nous avions aussi une petite salle à manger où nous pouvions être «en famille». Mais le problème était que justement nous n'étions que rarement «en famille».

Papa rentrait vers 18h.30, se reposait un peu en buvant un jus de fruits – il ne buvait presque jamais d'alcool – et regardait parfois les informations pendant le repas. Puis il se retirait dans son bureau ou ressortait pour assister à une réception officielle. Nous avions à peine le temps d'échanger deux mots entre ses allées et venues.

Maman était invitée à des déjeuners, des réceptions, des dîners et était constamment sollicitée pour inaugu-

rer ceci ou lancer cela. Ses vêtements étaient toujours immaculés et l'odeur de son parfum nous indiquait qu'elle avait passé par là, même si on n'avait pas été assez rapide pour la voir! On était bien loin de la ferme, de la poussière et de la transpiration, de la satisfaction de boire un chocolat chaud après une bonne journée passée à suspendre le tabac.

A l'école aussi, il y eut des changements. La situation se détériora. Au début je ne m'en rendis presque pas compte. Cela commença par mon nom. Plus personne ne m'appelait Alec. J'étais devenu «le fils de Ian Smith». Des garçons avec qui je n'avais aucun lien me faisaient des sourires et essayaient de gagner mon amitié. Ce n'est pas à moi qu'ils s'intéressaient, mais il y avait peut-être quelque chose à gagner à fréquenter le fils du premier ministre. D'autre part, plusieurs de mes vrais amis prirent leurs distances. L'un d'entre eux me l'avoua même franchement: «Je suis désolé, Alec, mais mes parents ne veulent plus que je te voie parce qu'ils ne sont pas d'accord avec la politique de ton père.»

Je ne pouvais pas le croire. Qu'est-ce que j'avais à voir avec la politique de mon père? Je ne savais même pas en quoi elle consistait. J'étais malheureux et furieux. Pas contre mon père. Ce n'était pas de sa faute si tous ces gens étaient si bêtes, mais j'avais l'impression de ne plus exister par moi-même. Je n'avais plus de nom, je n'étais que «le fils de Ian Smith». J'avais l'impression qu'on était en train de m'effacer.

C'est à cette époque que je commençai à boire. Je fumais déjà bien avant que mon père soit premier ministre et je me mis à la boisson plus par provocation que par dépression.

J'aimais faire ce qui était mal vu. Notre école fonctionnait sur le modèle des collèges anglais d'Eton et

Harrow: canotiers et pantalons gris. La plupart des élèves étaient des enfants de riches agriculteurs qui vénéraient les bons joueurs de rugby. Mes copains, eux, ne jouaient pas au rugby et la seule personne que nous vénérions était Elvis Presley. Nous cherchions à l'imiter en tout. Nous lissions nos cheveux en arrière et portions nos pantalons aussi serrés que possible.

Sous le plancher du dortoir, nous avons installé une distillerie clandestine. On utilisait des mûres, des oranges, tout ce qui nous tombait sous la main. Malheureusement, un jour tout a sauté. Le dortoir empesait l'alcool et on retrouva la gouvernante en état de choc. Elle avait cru à un tremblement de terre.

On buvait n'importe quoi, puis l'un d'entre nous, un cinglé nommé Johnny, se mit à chiper des tablettes de méthadryne dans une pharmacie. Il suffisait d'en prendre cinq ou six le vendredi soir et nous nous savions lancés pour faire la foire tout le week-end.

J'aimais être ivre. J'aimais cette autre perception des choses que donne l'alcool. Je me sentais bien. Non pas que j'aie été malheureux quand j'étais sobre, au contraire, je jouissais de la vie. Mais tout allait encore mieux quand j'étais saoul.

Bien entendu, les résultats de mes examens furent déplorables et je n'obtins la moyenne que dans deux branches. Le psychologue scolaire me fit passer des tests qui révélèrent un quotient intellectuel de 165. J'étais coincé. Mes parents décidèrent alors que je rentrerais tous les soirs à la maison. Peut-être que, grâce à leur surveillance attentionnée, mon travail et mon style de vie s'amélioreraient. Hélas, leur attention était dirigée essentiellement vers les affaires de l'Etat. Pendant toutes les années qui suivirent ils ne me virent pratiquement jamais, sauf lors des interminables dîners officiels auxquels je devais assister

A cette époque, j'étais seul à la maison car mon

frère et ma soeur étaient à l'université. J'avais toujours pensé que manger était un besoin, qu'on le faisait vite et simplement afin de passer à la chose suivante. Les conversations insipides auxquelles il fallait participer en buvant l'apéritif étaient un supplice. Le repas s'étirait de l'entrée jusqu'au café et pouce-café et on me mettait presque toujours à côté de l'invité le plus ennuyeux, généralement de quarante ans mon aîné, avec qui je n'avais rien de commun.

Au bout d'un certain temps, lassé des grands dîners, je mangeai seul à la cuisine. J'entrais et sortais par la porte de derrière, vivant à mon propre rythme. La maison était si grande et mes parents si occupés qu'il se passait parfois deux ou trois jours sans que je les voie. Je ne m'en plaignais pas. Je me souviendrai toujours du jour où je rencontrai deux amis en ville qui ne savaient pas où loger. «Venez chez moi, leur dis-je, on a des tas de chambres à coucher.» Ma mère ne découvrit leur présence que deux jours plus tard. Ils avaient pourtant pris tous leurs repas à la maison.

Je ne me suis jamais vanté d'être le fils du premier ministre, mais j'en ai profité pour permettre à mes amis de s'amuser d'une manière qui aurait été impossible autrement. Un week-end où mes parents étaient absents j'invitai tous mes amis et connaissances, même la police qui patrouillait dans le parc.

Les copains occupèrent toute la maison, ils s'amusèrent dans la piscine, ils se saoulèrent. La fête dura jusqu'au dimanche soir, accompagnée de la musique tonitruante des *Moody Blues* et des *Rolling Stones*. Un ami amena son bolide, une vieille Austin A90 reconverte qui faisait un bruit tonitruant, et il utilisa notre allée comme piste d'accélération. Il fallut deux ans pour que les traces de pneus commencent à s'effacer!

Il y eut des plaintes des voisins, ce qui peut paraître étonnant, car les plus proches d'entre eux habitaient à

quatre cents mètres. La résidence était entourée d'un terrain de polo, d'un de golf, d'une ferme expérimentale, d'un bois et de parcs.

Notre week-end fit jaser toute la ville et j'eus quelques comptes à rendre à mes parents!

Quand l'effervescence de la fin des années soixante atteignit l'Afrique, elle était déjà passée de mode en Europe, mais j'étais prêt pour elle et l'attendais avec impatience. On m'avait envoyé à Bulawayo dans une boîte à bachot dirigée par un Australien un peu original, du nom de Digger Wells. Excellent pédagogue, il avait la réputation de savoir s'y prendre avec les enfants difficiles. Il acceptait nos cheveux longs et nos colliers de perles avec philosophie, convaincu que rien de ce qu'il dirait ne pourrait empêcher un lemming de se jeter à l'eau si son instinct le lui disait. Si nous le souhaitions, il était très heureux de nous préparer à nos examens, mais il était aussi toujours prêt à sortir son porte-monnaie si nous étions à court d'argent dans un bar, même si nous n'avions pas l'âge requis. Nous faisons de même pour lui, très souvent même, car Digger buvait. Nous buvions, fumions et ingurgitions les pilules qui nous tombaient sous la main.

Mes parents, aux prises avec des situations autrement plus importantes, n'avaient pas la moindre idée de ce qui se passait, jusqu'au jour où ma tante, dans tous ses états, se chargea de les informer. C'était un samedi matin. Une trentaine d'entre nous étions réunis dans un parc public pour une «Fête à l'Amour». Nous avions cueilli des fleurs pour les distribuer aux passants. Un type habillé en grand prêtre célébra un mariage, pendant que, tout sourires, nous nous embrassions et agitions des clochettes. Les badauds, éberlués, n'étaient pas très sûrs de l'attitude à adopter. Finalement la télévision locale nous invita à participer

à une émission musicale pour que nous nous expliquions. Je fus désigné comme porte-parole.

Tante Joan tricotait devant sa TV en soupirant sur «ces jeunes d'aujourd'hui» quand soudain une voix connue la fit sursauter. Encore sous le choc, elle se rua sur le téléphone pour prévenir mes parents.

Je dus rentrer par le premier avion. Mes parents étaient terriblement secoués et je me souviens de mon père me disant d'une voix tremblante de colère: «Alec, va enlever ces colliers et te laver les cheveux. Nous discuterons ensuite.»

Pauvre Papa! Le pire n'était pas encore arrivé. Quant à Digger, il s'en fichait complètement. «Que voulez-vous, ils sont jeunes», fut son unique commentaire.

J'eus mon baccalauréat malgré tout, et l'on décida que j'étudierais le droit. J'entrai à l'université de Rhodes en Afrique du Sud.

3. Un hippie heureux

Les années soixante furent une période turbulente pour la plupart de mes amis. La philosophie du relativisme était à son apogée et elle creusa un vide dans leur vie.

Nos études nous avaient fait connaître toute une brochette de théoriciens politiques, de Platon et Aristote jusqu'au président Mao. On nous avait appris à discerner comment les religions servaient à manipuler la société et notre analyse des groupes religieux était sarcastique et destructrice. Sous la loupe des sociologues, tout sens du sacré disparaissait. Et avec lui tout ce qui touchait à la morale. Les vérités qu'on avait toujours considérées intouchables se révélaient rela-

tives. Tout comme nous, elles étaient façonnées par notre environnement: nos parents, la société, notre temps. Si nous avions grandi ailleurs, à une autre époque et d'une autre manière, notre échelle des valeurs aurait été probablement complètement différente mais tout aussi valable. Bref, il n'y avait pas de références précises. Tout était relatif.

Avec les bases morales et spirituelles qui s'écroulaient, nombre de mes amis ne savaient plus à quoi s'accrocher. Ils se sentaient abandonnés et leur déception était cruelle. Qualifiées d'absurdes, leurs valeurs avaient volé en éclats.

Dieu ayant cessé d'exister, le cynisme et l'indifférence devinrent la norme. Que le monde aille au diable et que chacun se débrouille!

Dans ce contexte, la drogue nous apparut comme réellement salvatrice. Nous avions une sorte de vision fumeuse d'un monde nouveau, d'où toute agressivité serait éliminée; où l'amour triompherait des barrières de classes, de races et de cultures. Nous nous évadions, partiellement par révolte, partiellement par désespoir.

Pour moi, c'était un peu plus facile que pour les autres, car dans la mesure du possible j'évitais de penser. Je refusais d'aller jusqu'au désespoir. Quand la vie me pesait, je me contentais d'un autre joint. Je me tenais à l'écart des conversations politiques et religieuses, je ne voulais que m'amuser et la drogue me procurait cet amusement.

Le haschich était mon régime quotidien. Tous les soirs, je roulais une cigarette que je posais sur ma table de nuit, pour que le matin je n'aie qu'à tendre le bras et l'allumer. Cela me donnait l'énergie nécessaire pour sortir du lit et subir les cours de la matinée. Avec un petit effort, je tenais jusqu'à midi. Mais bientôt je passai au LSD. Je ne vivais que pour le prochain voyage. A quoi servaient les cours de toutes façons?

Rien ne valait les jardins botaniques et le déferlement de couleurs des bougainvilliers. J'en apprenais bien plus là, à m'éclater avec mes amis, que pendant les cours. Je passai mes premiers examens en potassant des résumés de textes et en harcelant quelques amis plus studieux le jour précédent. Rien n'avait d'importance.

Durant les vacances, mes amis et moi retournâmes en Rhodésie où cette vie continua sans interruption. Salisbury, devenue aujourd'hui Harare, est sans doute une des plus jolies villes d'Afrique. On raconte que si les rues sont si larges c'est pour qu'un char à boeufs puisse y faire demi-tour. De chaque côté, les trottoirs sont bordés d'arbres à fleurs flamboyantes. Les arbres poussent très vite en Afrique et leurs grandes fleurs se mélangent dans une symphonie d'orangé, de rose et de rouge qui vous coupe le souffle. On dirait un gâteau d'anniversaire décoré par un pâtissier qui n'aurait plus pu s'arrêter!

Chaque saison a sa spécialité. En novembre, les flamboyants rouges explosent et les tritomes produisent des fleurs qui ressemblent à des marrons d'Inde oranges. Les jacarandas font une voûte au-dessus des rues. Quand il commence à pleuvoir, les fleurs tombent et transforment le trottoir en un sous-bois de campanules tandis que sur la chaussée, les fleurs écrasées par les voitures et les bicyclettes font un crissement caractéristique.

Les quartiers résidentiels sont découpés en parcelles d'un demi-hectare pour chaque bungalow. Les jardins sont entourés de haies d'hibiscus dont le parfum envahit l'air des après-midi d'été. Cela ressemble plus à un jardin exotique qu'à une capitale, du moins là où habitent les Blancs. Les quartiers noirs, eux, ont la poussière rouge et les champs de maïs. Evidemment, on ne les a pas construits pour des raisons d'agrément.

Malgré tout, on trouvait des endroits encore épargnés par la civilisation. Nous connaissions tous les taillis et buissons où il était possible de se cacher pour fumer. Parfois, nous nous installions à découvert, à l'ombre d'un petit arbre, d'où on pouvait repérer tout mouvement autour de nous. D'ailleurs, qui allait remarquer un peu de fumée dans la chaleur vibrante du matin? Notre endroit favori était un bouquet d'eucalyptus situé tout près du centre de la ville. Nous l'appelions «la forêt magique». Elle se trouvait au milieu d'une zone très construite, mais pour une raison ou une autre on n'y avait pas touché. Nous devions nous frayer un chemin dans les broussailles pour arriver à un petit ruisseau. Un énorme arbre y était tombé et servait de pont. C'est là que nous nous défoncions, flottant haut dans les limbes, dans un monde fantaisiste de gnomes et de magiciens.

Je n'avais aucun intérêt pour la politique. Dans ma chambre, j'avais bien une photo de Che Guevara mais je préférais celle de Jimmy Hendrix. Pourtant, dans mes rares moments d'énergie, je participais aux activités du Syndicat national des étudiants d'Afrique du Sud (NUSAS). Leurs vues radicales et révolutionnaires créaient la panique dans le gouvernement. Les causes que nous défendions auraient été tolérées en Europe sans autre forme de procès. Mais en Afrique du Sud, parce que nous dénoncions l'apartheid et l'absence de libertés académiques des Noirs, nous étions considérés comme une menace à la sécurité de l'Etat. Nous étions sous la surveillance perpétuelle des forces de sécurité qui essayaient d'établir des liens entre nous et des organisations interdites comme le Congrès national africain et le parti communiste. Les journalistes avaient rapidement repéré mes activités syndicales et m'accordaient une publicité qui ne me déplaisait pas.

Je devins un porte-parole des organisations estudiantines. Je participais aux manifestations pour les droits des Noirs et parlais publiquement contre le gouvernement d'Afrique du Sud. Nous étions en fait les précurseurs d'un mouvement d'étudiants qui allait s'étendre à tout le pays. Ce mouvement culmina quelques années plus tard dans des émeutes sur les campus qui furent réprimées par les matraques et les bombes lacrymogènes de la police. Le monde entier en parla.

Je voulais cependant être plus extrémiste que notre syndicat d'étudiants et pousser encore plus loin les limites de la rébellion personnelle. Aussi, avec quelques amis, je fondai le SDS, «Etudiants pour une société démocratique». Nous ne cherchions pas simplement à défier les autorités, nous voulions les outrager, les choquer. Nous étions punk avant la lettre. Nos méthodes étaient infâmes et aujourd'hui encore je ne comprends pas très bien pourquoi nous pensions que par nos vomissements, nous aurions plus d'effet que par l'argumentation.

Nous étions deux groupes dans la «contre-révolution culturelle»; d'une part les Yippies, une minorité réellement engagée dans la lutte sociale, et d'autre part les Hippies, qui cherchaient avant tout à s'amuser. Les manifestations politiques n'étaient qu'une activité parmi d'autres, comme celle de se droguer. Cela faisait partie de la protestation contre le statu quo.

Ainsi, en dépit des apparences, mon véritable intérêt n'était pas la lutte pour les droits des Noirs. Ce qui comptait pour moi, c'était de me singulariser, d'être identifié comme le porte-parole d'un groupe, opposé à l'autorité et à l'ordre établi. Cela renforçait l'image que je voulais donner de moi. J'étais enchanté quand on disait: «Tu as vu ce type-là? Il est complètement cinglé.» Le fait que j'étais dégénéré ne me diminuait

pas aux yeux des gens, au contraire. De toutes manières, je préférais être connu comme un dégénéré, plutôt que comme le fils de Ian Smith.

Les journaux, bien sûr, suivaient assidûment mon association avec des groupes politiques extrémistes et cela joua sans doute un rôle dans la suite des événements. J'embarrassais le gouvernement qui avait déjà pas mal de problèmes. Quant à mon père, il n'était pas enchanté non plus. J'ai aussi raté mes examens trimestriels. J'y suis arrivé avec dix minutes de retard, puant l'alcool et le haschich, en jeans dégoûtants, retroussés jusqu'aux genoux, avec un T-shirt déchiré et décoré d'un poing rouge - symbole du SDS. Sur la version latine j'écrivis ce qui me parut le sommet de la drôlerie: «Les oeuvres de Justinien ont été traduites par des spécialistes beaucoup plus éminents que moi. Je suggère que vous vous référiez à eux.» Après quoi je fis une sortie remarquée. Pour ne jamais revenir.

Ainsi à vingt-et-un ans, j'avais une réputation d'extrémiste politique et de marginal. Je connaissais presque toutes les drogues et j'étais bien parti pour ne plus pouvoir me passer de LSD. Les ponts avec mes parents étaient pratiquement coupés. Je me sentais en sécurité avec des gens qui m'acceptaient tel que j'étais et qui étaient aussi gênés par mes parents que moi. Mais dans mon existence, il n'y avait ni amour, ni espoir, ni vision. Je vivais entièrement pour moi-même.

4. Les racines de la haine

A cause de mes études, j'avais été libéré de mes obligations militaires pour une durée de cinq ans. Mais en arrivant à la maison, je trouvai mon ordre de

marche. Il était clair que mon père avait fait pression sur les autorités pour qu'elles me convoquent afin de me remettre sur le droit chemin. J'étais furieux.

Je demandai à être dispensé, démontrant que j'étais toujours inscrit à l'université, mais rien n'y fit. Un ordre avait été donné et on ne s'opposait pas si facilement à mon père.

Pour moi, c'était impensable, je militais pour la paix! Comment pouvait-on me fourrer dans un uniforme pour m'apprendre à tuer des gens? Si je ne pouvais pas m'en sortir par des moyens légaux, alors j'en trouverais d'autres. Je demandai à un ami étudiant en médecine de me donner un médicament qui me mettrait dans un tel état qu'on serait obligé de me déclarer inapte. Je ne me rappelle plus ce que c'était, mais l'effet fut terrifiant. Je n'avais plus aucun réflexe et ma pression sanguine était si basse qu'on ne pouvait même pas la mesurer. A ma stupéfaction, le docteur me déclara en bonne santé. Le choc fut terrible. C'est à ce moment précis que je commençai à haïr mon père. Je le découvrais omniprésent. N'arriverais-je donc jamais à me détacher de lui?

Le premier jour, alors que j'étais en train de signer mes papiers d'enregistrement, un officier me murmura à l'oreille: «C'est toi Smith? Attends un peu, on va t'avoir.» Je compris qu'on m'avait envoyé à l'armée pour me redresser et je me jurai que jamais je ne me laisserais faire. Je serais peut-être humilié, mais on ne me changerait pas de force.

Mon temps à l'armée fut un cauchemar de bout en bout. On y est tondu et dépouillé non seulement de tout ce qu'on possède, mais aussi de sa personnalité. Comme si une fois qu'on a signé un papier et revêtu l'uniforme, on devenait le rouage d'une machine et on n'avait pas plus de contrôle sur sa vie qu'un pion sur un échiquier.

Au début, j'avais l'impression que tout le monde me parlait en hurlant et en jurant, et que j'étais la cible d'une agression perpétuelle. J'avais peur. Peur d'un système qui pouvait m'engloutir. L'armée est une expérience totale. Elle envahit tous les recoins de votre vie avec une brutalité qui vous secoue tout entier. Je ne pouvais pas croire que mon propre père me traitait ainsi, qu'il permettait que ma vie soit ainsi violée. Une fois de plus, il profitait de sa fonction de premier ministre pour m'empêcher d'être moi-même.

Les premiers six mois furent les plus durs. La plupart des gens en Afrique se lèvent à cinq heures et demie ou six heures, mais à l'armée il fallait se lever tous les jours entre trois et quatre heures pour nettoyer les dortoirs. Nos supérieurs étaient fanatiques. Si une maîtresse de maison avait fait preuve de la même application, on l'aurait envoyée dans un hôpital psychiatrique. Mais à l'armée, cela servait à briser notre résistance. L'inspection générale avait lieu le vendredi matin. A huit heures pile, le commandant, un sale type aux yeux bleu acier, entra dans les baraquements alors que nous étions tous au garde à vous. Son seul objectif était de trouver les endroits cachés ou inaccessibles que nous aurions pu ne pas nettoyer. Il se baladait en examinant tout avec un malin plaisir. C'était triste de voir des adultes se comporter de cette manière, mais cela lui donnait un sentiment de pouvoir sur nous. Et son pouvoir était réel. Si son petit doigt poilu trouvait le moindre grain de poussière sur le rebord de la fenêtre ou dans les armoires, nos permissions étaient supprimées pour le week-end.

C'est durant une de ces inspections qu'ils découvrirent mes chaussettes. Pas n'importe quelles chaussettes puisqu'elles étaient bourrées jusqu'aux chevilles de marijuana! Quelqu'un avait dû me dénoncer. A l'armée depuis six semaines, je me trouvais à l'infirme-

rie pour mon plus grand bonheur car j'avais été blessé pendant un exercice de maniement d'armes. Des policiers firent irruption dans la salle, comme s'ils allaient arrêter un dangereux criminel de guerre. «Smith, dit le plus petit, mettez vos chaussures, le Commandant en chef veut vous voir. Tout de suite.» Je sortis sous les regards de sympathie discrets de mes compagnons.

Je fus propulsé dans la cour, puis dans le bâtiment des officiers. Le petit baraqué frappa à la porte et une voix rugissante répondit. On aurait dit un très mauvais film, mais mon appréhension était tout à fait réelle. En entrant, je vis tout de suite mes chaussettes posées devant l'officier, qui triomphait comme s'il avait gagné le gros lot. J'étais effondré. Je n'entendais pas ce qu'il me disait. Se droguer était un délit très grave et je serais condamné à plusieurs mois de prison.

L'armée partout dans le monde est connue pour ses punitions. Chez nous on avait le droit de vous pousser jusqu'à vos limites physiques. On pouvait vous faire courir en cercles avec un sac de briques sur le dos jusqu'à épuisement total. On vous jetait alors de l'eau froide sur le visage, on vous forçait à vous relever et à recommencer jusqu'à ce que vous tombiez à nouveau. Ce traitement était répété trois fois par jour pendant vingt-huit jours. Un jeune soldat dont le coeur était en mauvais état sans qu'il le sache en était mort. Un autre s'était plaint de douleurs d'estomac, on ne l'avait pas cru et huit heures plus tard il était mort d'une appendicite aiguë.

Avec toutes ces histoires à l'esprit, j'étais on ne peut moins désireux d'aller à la prison militaire. Même si on en sortait vivant, ce qui était quand même le cas de la plupart des gens, on restait marqué pour la vie. Je répondis donc machinalement «oui, mon commandant, non mon commandant» jusqu'à ce qu'il ait terminé. Je n'avais pas retenu ce qu'il avait dit, mais cela

pouvait se résumer en ceci: «Cette fois-ci Smith, on ne te ratéra pas.»

Je m'attendais à passer en Cour martiale. Je savais que face à un tribunal militaire on n'a aucune chance, car si vous êtes arrivé là, c'est que vous avez quelque chose à vous reprocher. Faire appel? On vous renvoie à une cour supérieure, qui vous considérera coupable d'office et vous punira de manière encore plus sévère. L'effet dissuasif est considérable.

On peut aussi vous faire subir toute une mise en scène conçue pour vous humilier. On vous fait mettre votre uniforme de parade qu'on vous retire ensuite publiquement. Je m'imaginais que le regard narquois du commandant trahissait son envie de faire courir Smith avec des sacs de briques sur le dos. A mon grand soulagement, les choses ne se passèrent pas ainsi. Le docteur était un brave type qui ne prisait pas du tout les méthodes de la prison. Et il ne voulait pas prendre de risques avec quelqu'un qui avait un bulletin de santé aussi désastreux que moi et qui venait d'être blessé. Je fus condamné à une amende et consigné à la caserne pour six semaines. J'en tombai presque de soulagement. Ainsi, je gagnais ce round. Je me promettais d'en gagner bien d'autres, mais à l'avenir je ferais plus attention à la manière dont je jouerais. Je n'avais plus envie de m'exposer.

La rébellion ouverte ne marchant pas à l'armée, je mis au point un plan de survie plus discret. Je fis semblant de me conformer à la vie de soldat, j'y réussis même fort bien, mais en même temps j'imaginais toujours de nouvelles manières d'aller à l'encontre des règles et de contourner l'autorité. J'arrachais des permissions auxquelles je n'avais pas droit et en profitais pour m'enivrer à mort avec mes copains. Ils me soutenaient loyalement et m'organisaient de joyeuses fins de semaine. Ils me procuraient des pilules et de l'herbe.

Ainsi, même si je fus obligé de réduire ma ration de drogue, je n'eus pas à m'en priver un seul jour pendant tout mon service militaire.

Cependant mon amertume contre mon père s'envenimait. Elle m'obsédait de plus en plus. A part mes copains, personne ne voulait m'accepter comme j'étais. A l'université, à la maison, à l'armée, tout le monde voulait me changer, mais j'étais déterminé à ne pas me laisser faire.

Exactement neuf mois après la première coupe de cheveux réglementaire, j'étais démobilisé à Bulawayo. Je signai les papiers, me jetai dans ma voiture et passai les grilles comme un boulet de canon. En les entendant se refermer derrière moi, je me réveillai d'un long cauchemar. J'avançai encore quelques mètres et fus pris d'un fou-rire hystérique. Je ne pouvais pas m'arrêter. Je riais aux larmes.

A partir de ce moment, je dégringolai la pente. Je n'avais plus ni ambition, ni idéalisme. C'était le vide. Je ne pouvais pas me résoudre à retourner à l'université. Je n'avais qu'un souhait, me réfugier auprès de mes amis et me «remettre». Me remettre voulait dire me défoncer le plus possible, pour effacer les souvenirs de cette année. Elle avait marqué la scission finale avec mes parents. L'expérience de l'armée avait été si totalement désastreuse et négative que je ne voulais pas leur pardonner.

5. Evasion dans les drogues

A cette époque, Dieu n'avait aucune part dans ma vie. La seule chose vaguement religieuse à laquelle je m'étais intéressé était le yoga, car un de mes amis

m'avait dit avoir vécu d'extraordinaires expériences par ce moyen. Il avait entre autres réussi à flotter, suspendu à son cordon ombilical. Je ne tenais pas particulièrement à flotter ainsi, mais ce qui m'attirait était l'idée qu'on pouvait aussi bien planer par la méditation que par la drogue, sans payer un sou. Malheureusement, comme je me droguais beaucoup, j'étais toujours fatigué et, la plupart du temps, mes tentatives d'expériences mystiques par le yoga se terminaient dans le sommeil avant d'avoir été menées à bien!

Après mon service militaire, je m'étais mis à fréquenter un ashram. Il était dirigé par un vieux sage, du nom de Swami Gi, gourou typique, avec des yeux pénétrants, une longue robe safran et une magnifique barbe blanche. Il y avait en lui quelque chose d'irrésistible. On le sentait sincère et on se disait qu'il nous montrerait où trouver des réponses à nos questions. Je recherchais avant tout une manière de m'évader sans passer par la drogue, mais j'étais aussi attiré par «la source de sagesse éternelle». «Nous pouvons t'apprendre à puiser dans la rivière de vie,» disait-on à l'ashram et cela me paraissait très séduisant.

Prendre de l'acide était déjà en soi une expérience extraordinaire qui donnait le sentiment de faire partie inhérente de l'univers, de communiquer avec Dieu. C'était une démarche mystique. Le fait que certains d'entre nous cherchions à y accéder par le LSD plutôt que par la méditation, a dû faire retourner plus d'un yogi dans sa tombe.

Moi, je croyais avoir accès à ce dont on m'avait parlé à l'ashram sans la méditation. Il faut bien admettre que cela tenait plus de la bizarrerie que du spirituel. Nous étions même proches de la folie quand un groupe d'entre nous découvrit la télépathie mentale, sans le faire exprès. Nous étions assis ensemble, quatre ou

cinq d'entre nous, nous stimulant pour planer de plus en plus. Tout d'un coup, je me rendis compte que nous avions communiqué pendant une demi-heure sans échanger un seul mot. Nous avions accès aux pensées des autres. C'était effrayant parce que nous ne pouvions plus avoir de secrets. J'essayais de contenir mes pensées, pour que personne ne puisse me mettre à nu. Des émotions et des sentiments soigneusement enfouis dans mon inconscient réapparaissaient. La souffrance et la culpabilité si bien enterrées étaient visibles non seulement pour moi mais, j'en étais sûr, pour les autres aussi. C'était une expérience terrifiante..., qui nous passionna!

Plus tard, j'en cherchai les causes chimiques. L'esprit humain est capable d'innombrables perceptions, mais un barrage automatique s'établit pour nous éviter d'être submergés. Le LSD élimine ce barrage et supprime toute contrainte. C'est alors qu'on donne libre cours à ses fantaisies. Des gens qui en temps normal ont peur de grimper à une échelle sautent du dixième étage, convaincus qu'ils peuvent voler.

Certains de mes amis ne s'en sont jamais remis. Ils sont devenus fous.

Moi j'étais accroché et vivais pour le prochain voyage. Si je ne pouvais pas me satisfaire dans les quarante-huit heures, je souffrais des symptômes d'état de manque et devenais nerveux et irritable. Mais je ne m'en faisais pas. Je voulais être accroché. Je ne vivais que pour la drogue. Elle était plus importante que n'importe quoi dans ma vie car, en comparaison, ma famille, mes amis ou mon travail étaient ennuyeux et insipides.

Je trouvais de l'argent en revendant de la drogue, surtout de l'herbe que je cherchais au Mozambique et du LSD que je faisais venir de Grande-Bretagne. Je n'en faisais pas un grand marché, juste assez pour

gagner de quoi satisfaire à mes besoins. J'estimais rendre service à la communauté en procurant aux gens ce qu'il leur fallait, rien de plus.

Ce n'était malgré tout pas une tâche de tout repos et j'en vins à haïr la police de manière incontrôlable. J'en avais constamment peur et la drogue multipliait cette peur de façon irraisonnée.

Le LSD était préparé à Londres. Mélangé à du liquide, il pouvait être pris sur un sucre. Une goutte suffisait par voyage. Notre correspondant répartissait cinquante à cent gouttes de ce liquide incolore sur du papier buvard, à intervalles réguliers. Il le mettait ensuite sous enveloppe. Les lettres pouvaient être interceptées, mais nous avions pris nos précautions. Nous pensions que si quelqu'un les ouvrait par hasard, il croirait qu'on s'était trompé en envoyant le buvard plutôt que la lettre elle-même. De plus, elles étaient expédiées à une personne fictive, à notre propre adresse. Devant la police, nous aurions pu jouer les innocents, prétendant ne pas connaître cette personne. On ne pouvait rien contre nous. Ainsi, nous faisons venir de quoi nous procurer cinquante à cent voyages une ou deux fois par semaine.

Je découpais le papier soigneusement en carrés d'un centimètre de côté qu'il suffisait d'avaler. Je payais le carré une livre et le revendais cinq. Nous savions combien la drogue coûtait et trouvions normal que celui qui prenait le risque de la faire venir ait droit à quelques livres sterling de plus. Mais nous ne nous volions pas les uns les autres. Nous avions malgré tout un code d'honneur. Nous n'offrions pas de drogue à des gens qui n'y avaient encore jamais touché. Nous nous sentions unis face au monde extérieur.

Cela dura deux ans.

6. Coincé

Un jour, peu avant Noël, je rentrais avec des amis du Mozambique, avec une prise particulièrement bonne de marijuana, une des meilleures que nous ayons trouvées. Malheureusement mon jugement, qui n'avait jamais été très sûr de toutes façons, était diminué par l'effet de la drogue. Depuis le temps que j'en passais en fraude sans difficultés, je prenais de moins en moins de précautions.

Ma première erreur fut de voyager en bus. A cette époque, seuls les Africains utilisaient ce moyen de transport, ce qui nous mettait particulièrement en évidence. Tous les regards étaient braqués sur nous avant même que le bus ne démarre. La deuxième erreur fut de monter sur le toit. Les bus africains ont d'énormes porte-bagages sur lesquels on empile n'importe quoi, des valises aux réfrigérateurs, en passant par les bicyclettes et la volaille. Un vrai marché aux puces ambulante. Lors de l'arrêt à Tété, je décidai qu'il valait mieux dissimuler mon haschich avant de passer la frontière. Je grimpai à l'échelle et me frayai un passage entre les baluchons pour trouver une cache sûre.

La ration était d'environ deux cents grammes. Nous l'avions enveloppée dans des feuilles de bananiers pour qu'elle ait l'allure d'épis de maïs. Je cachai le paquet sous la roue de rechange et redescendis, bien certain qu'on ne le trouverait pas. Mais c'est moi qui me fis remarquer! Un Blanc qui déambule sur le toit d'un bus africain au milieu de la ville ne passe pas inaperçu, surtout s'il se promène avec un joint à la bouche.

A peine arrivés à la frontière, nous fûmes arrêtés. Les douaniers n'eurent aucune peine à trouver la

drogue, probablement grâce à l'aide du conducteur. On nous emmena au poste de police, en dépit de nos protestations.

Les interrogatoires ressemblèrent à ceux qu'on voit dans les films: d'un côté les accusés, niant l'évidence et exigeant de voir leur avocat, et de l'autre deux agents, l'un se montrant gentil et l'autre agressif, essayant à tour de rôle de nous arracher des aveux. La police nous avait à l'oeil depuis un certain temps et n'attendait que l'occasion de me prendre sur le fait. Je n'avais aucune chance de m'en sortir. On me libéra sous caution en attendant le procès.

J'avais un très bon avocat. Il mit au point le scénario avec moi et me le fit répéter comme s'il s'agissait d'une première à Broadway. Il insista aussi pour que j'apparaisse devant la cour tout à fait sobre.

Le procès fut une farce. Les cheveux coupés, en complet et cravate, j'étais l'image même de la respectabilité. Mes parents ne se déplacèrent pas, mais ma mère écrivit une gentille lettre me décrivant comme un artiste et un idéaliste. Elle était convaincue que dorénavant je me conduirais comme un citoyen honorable et travailleur.

L'inspecteur qui m'avait arrêté lut sa déposition et exhiba mes épis de haschich. Je me souviens les avoir regardés avec envie en me demandant comment je pourrais les récupérer. Je jurai que je ne fumais que rarement, que je m'étais laissé aller à l'université, juste pour m'amuser. Le juge crut en mes regrets et en mes promesses de ne jamais recommencer. Je m'en tirai avec une amende de 250 dollars rhodésiens, et six mois de prison avec sursis. Cela aurait pu être beaucoup plus grave.

Mes amis m'attendaient à la sortie. Ils m'emmenèrent dans leur voiture car il fallait célébrer l'évène-

ment. A peine hors de vue du tribunal, je tenais déjà un autre joint dans la main.

Mon aventure fit sensation. J'eus l'honneur de faire la une des journaux britanniques et du *New York Times*: «Le fils du Premier Ministre de Rhodésie trafiquant de drogue.» Je reçus des coupures de presse de Los Angeles, du Canada et de Nouvelle Zélande.

Toute l'affaire était particulièrement embarrassante pour mes parents. Ils savaient que je menais une vie de bâton de chaise, mais ne se doutaient pas que j'avais été si loin. Eux n'ont jamais cessé de m'aimer mais j'étais proscrit par leurs amis. Certains membres de ma parenté coupèrent les ponts sans un signe ni une parole, comme si je n'avais jamais existé. De mon côté je leur tournai le dos, augmentant encore, si c'était possible, le fossé entre nous.

Le père d'un ami me trouva du travail dans une entreprise de photographie, une chose qui m'avait toujours intéressé. Je commençai à rembourser mon amende, en essayant simultanément de conserver mon travail et de continuer à me droguer, ce qui n'allait pas sans problèmes.

7. Le chemin rocailleux jusqu'au Christ

Pendant que des membres de ma famille et leurs amis s'appliquaient à m'effacer de leur mémoire, en deux endroits différents, aux Etats-Unis et en Afrique du Sud, des groupes de femmes qui avaient entendu parler de moi par les journaux se mirent à prier régulièrement pour moi. Je ne les connaissais pas et n'aurais pas été très impressionné si j'avais su ce qu'elles faisaient.

Mais, avec du recul, je sais que c'est à ce moment que Dieu commença à se manifester dans ma vie.

Plusieurs choses me conduisirent à penser à Jésus-Christ de manière sérieuse. D'abord, le spectacle *Jésus-Christ Super Star*. Beaucoup de chrétiens ont été offensés par ce spectacle. Pour moi, il fut un point tournant. Il me captiva. Il me faisait connaître Jésus comme une personne à laquelle je pouvais m'identifier, pas le Jésus lointain de l'Eglise anglicane, drapé dans une robe et flottant dans l'encens. Au contraire, c'était un Jésus qui pouvait se chanter en musique pop, à la fois mystique et révolutionnaire. J'avais l'impression de pouvoir m'attacher à lui, d'avoir même des points communs avec lui.

Je compris que le Christ ne représentait pas le statu quo. Il ne s'était pas conformé à l'idée que les gens voulaient avoir de lui. Il avait été rebelle, comme moi, et en cela je pouvais m'identifier à lui.

Puis ce fut *Godspell*, un autre spectacle moderne basé sur l'Evangile de St. Matthieu. De nouveau je fus très ému, et pas seulement à cause de la musique. Je voyais sur scène des gens comme nous, en cheveux longs, jeans, fleurs, et ils parlaient tous de Jésus: ce Jésus devait être un des nôtres.

A l'ashram, Swami Gi parlait aussi de Jésus-Christ et du Nouveau Testament. Peut-être après tout, y avait-il du bon dans la religion chrétienne?

Néanmoins, je ne faisais pas d'efforts conscients pour trouver Dieu. Je ne vivais que pour les drogues, même si j'avais modifié mes habitudes afin de pouvoir travailler. Ma vie tournait autour de moi. Un de mes amis me raconta qu'il avait rencontré Jésus au cours d'un voyage au LSD. Cela me parut bizarre mais sa conversion était réelle. Malgré tout, je n'avais pas envie de l'imiter.

Un soir, quelque chose d'extraordinaire se passa. A

cette époque, je limitais au maximum ma consommation durant la journée et je gardais pour le soir, après le travail, ma meilleure dose. Je me rendais sur une colline et la prenais tout en admirant le coucher du soleil, rendu encore plus spectaculaire par mon état. Ce soir-là alors que je rentrais chez moi, après mon voyage, du siège arrière de la voiture, une voix s'adressa à moi : «Rentre et lis le Nouveau Testament.» Le choc fut inouï. Quelqu'un devait s'être glissé derrière moi pendant que je fumais. Je jetai un coup d'oeil dans le rétroviseur. Personne. Je freinai brutalement et me garai sur le côté. Ma main tremblait en tirant le frein à main. Je me retournai, prêt à confronter l'intrus. Personne. Je fouillai la voiture de fond en comble. J'étais en plein désarroi, mais je savais que cette voix n'était pas une hallucination. Au fond de moi je savais même à qui elle appartenait.

Je ne rentrai pas tout de suite. Je continuai à conduire, espérant éliminer cette voix de mon esprit. Mais rien n'y fit. Pendant deux jours, elle me dérangea; j'essayai de lui trouver une explication, mais je savais que c'était la voix de Dieu, qu'il avait essayé de me parler. Enfin un soir, n'en pouvant plus, je décidai de mettre la main sur une bible.

Mais où en trouver une chez moi? Je ne l'avais lue que bien des années auparavant, quand j'étais gosse, et n'y avais rien compris. En rentrant à la maison, ce soir-là, je trouvai un Nouveau Testament dans le premier tiroir que j'ouvris. Comment était-il arrivé là, je n'en sais rien. J'avais dû le recevoir à l'école, bien des années avant, et l'avais probablement trimballé tout ce temps avec moi.

En tout cas il était là, bien en vue dans le premier tiroir.

Je le commençai au début. Je me rendis compte que je devais l'avoir lu autrefois car certains passages

m'étaient vaguement familiers. Mais c'était comme si je le lisais pour la première fois et ce fut un émerveillement. Je ne pouvais pas le lâcher. Chaque fois que j'avais un instant, je m'y replongeais et en deux jours je l'avais terminé.

Je ne me droguais pas beaucoup durant ces journées et pourtant je vivais des moments d'hallucination étranges. Le livre semblait respirer et vibrer dans mes mains, les mots me sautaient littéralement au visage. Je me souviens m'être dit qu'il était vivant.

Deux semaines plus tard, un gars qui travaillait dans une imprimerie non loin de mon travail, m'invita à aller à l'église avec lui. J'étais stupéfait. Il ne me connaissait que de vue et personne ne m'avait jamais invité à aller à l'église. Forcé, oui, mais pas invité. J'étais intrigué aussi parce que son église avait la réputation d'être un peu extravagante avec un pasteur considéré avec méfiance par ses collègues plus traditionnels. Je lui promis d'assister au service du soir le dimanche suivant.

Mais plus le dimanche approchait, plus je devenais anxieux. Je commençai à avoir mal au ventre. J'avais peur de ce que je sentais se préparer. Je canais. Je savais que j'arrivais au point où je devrais me décider. Dieu était en train de devenir une réalité pour moi et tout ce que je lisais m'influçait peu à peu. Oui, il y avait des contradictions fondamentales entre ma manière de vivre et ce qui m'apparaissait de plus en plus comme la vérité. Ainsi, quelque chose me disait que si j'allais à l'église, je ne pourrais pas en réchapper.

Il fallait que je m'en sorte! Le dimanche après-midi, je fis la tournée de tous mes amis, dans l'espoir que l'un d'entre eux m'emmènerait quelque part pour partager un joint ou juste boire un bon coup. Mais ils étaient tous, soit absents, soit occupés. Mes espoirs

d'échapper à l'église s'évanouissaient. Je me rendis alors au bar de l'université bien décidé à descendre des bières jusqu'à ce que j'aie tout oublié. Ce service religieux me mettait à bout de nerfs.

Une demi-heure plus tard, à mon grand soulagement, je vis apparaître un de mes bons copains, un hippie comme moi. Il s'assit à mes côtés et se servit à boire.

– Salut, Al.

– Salut, Barry.

– Ça fait un moment qu'on ne te voit plus.

Je me détendis. Je me souviens de l'avoir regardé en souriant. J'étais si heureux de le voir là.

– Qu'est-ce que tu deviens? lui demandai-je.

– A vrai dire, je suis en route pour l'église. Tu connais la chapelle de Mabelreign? Je me suis dit que ça serait peut-être pas mal ce soir.

Je me sentis glacer.

– Tu viens avec moi?

Je ne pouvais pas le croire. Ce type ne croyait pas en Dieu. C'était un hippie chevronné. Toute la journée, je m'étais cherché des excuses, me réfugiant finalement dans le bar des étudiants, et voilà qu'un copain que je n'avais pas vu depuis des éternités arrivait et m'invitait à aller à l'église, celle précisément où je savais que je devrais être. J'étais coincé. Je me débattis encore: «Non, Barry, il est six heures, c'est trop tard, on ira la semaine prochaine.» Il éclata de rire. «Tu n'as pas besoin de t'inquiéter de cela, allons, viens.» Il finit sa bière et se leva.

Cela faisait six ans que je me droguais régulièrement et les hallucinations m'étaient familières depuis bien longtemps. Mais ce qui devait m'arriver durant l'heure suivante me secoua bien au-delà de tout ce que j'avais vécu.

C'était le soir. A la porte de l'église, il y avait quelqu'un pour nous accueillir joyeusement. Cela m'étonna. Quand j'étais allé à l'église auparavant, je me souviens d'avoir reçu un livre de chants à l'entrée, et c'était tout. Mais là, cette personne semblait heureuse, et, qui plus est, heureuse de me voir.

L'église était bondée. Les gens chantaient en tapant des mains, des pieds, l'air décontracté. J'en étais presque choqué! A l'église presbytérienne à laquelle j'appartenais, on n'était pas censé s'amuser. J'étais suffoqué. Je ne sais plus très bien ce que j'ai fait, peut-être ai-je chanté aussi, mais ce dont je me souviens, c'est de la présence du Saint-Esprit. A ce moment-là, j'ai vu Jésus-Christ. Il se tenait devant moi et était comme je l'imaginai. Je ne me souviens pas de son visage, mais j'ai senti sa présence physique, sa chaleur, sa lumière, ses bras ouverts et j'ai compris qu'il me demandait de lui donner ma vie.

J'étais comme dans un tourbillon, les murs vibraient, les lumières clignotaient. C'était mille fois plus spectaculaire que tout ce que j'avais expérimenté dans la drogue. J'avais l'impression que tout le bâtiment respirait. Et pourtant ce n'était rien comparé à ce qui se passait en moi.

En voyant Jésus, je crus que j'avais une crise cardiaque, que mon coeur s'arrêtait et qu'il ne recommencerait jamais à battre. J'étais paniqué. Ce que Jésus me demandait de faire aurait des ramifications dont je ne voyais pas l'étendue. Je savais cependant que cela impliquerait des changements radicaux dans mon style de vie. J'avais mis ma sécurité dans une image de moi que j'avais soigneusement élaborée: mes amis, la drogue, les souvenirs, tout cela ne faisait qu'un. Et voilà que le Christ me demandait de tout abandonner, de faire un pas dans la foi vers l'inconnu. C'était trop pour moi, je ne pouvais pas! Je me précipitai hors de

l'église, à travers la foule des fidèles, avec dans la bouche un seul mot: non, non, non, non et non!

Je me retrouvai assis sur les marches de l'église, conscient de ce que j'avais fait. Dieu m'était apparu face à face et je l'avais rejeté. J'avais eu ma chance, mais l'avais refusée. La vie était finie pour moi. Je regardai le ciel et crus sincèrement que j'allais être foudroyé. J'avais rejeté Dieu, pourquoi me laisserait-il vivre, pourquoi s'occuperait-il encore de moi?

J'étais vide, vide. Je n'avais même pas de remords. Et je commençai à prier qu'un sursis me soit accordé.

Le seul souvenir que j'aie des semaines qui suivirent est la prière. Je ne sais même pas si j'allais travailler. J'implorais Dieu. Je croyais que j'allais disparaître, qu'une voiture allait m'écraser, et que je vivais chaque événement pour la dernière fois. Sans rien connaître de la théologie, je comprenais très clairement qui étaient Dieu et le Christ. Seulement ils n'avaient plus besoin de moi puisque je les avais rejetés. Je serais moi aussi rejeté de leur présence pour toujours. Ces deux semaines furent un enfer.

Un matin, je me réveillai différent. Je me sentais totalement en paix et Dieu me disait que j'allais avoir une nouvelle chance. L'effet libérateur de cette promesse fut tel que j'étais prêt à dire oui, sans hésitation. Je me mis à genoux. «Me voilà, Seigneur, je suis à toi.»

Deux semaines plus tard, un groupe de rock chrétien, *Living Sound*, se produisit à la chapelle et je donnai publiquement ma vie au Christ. Trois excellents conseillers me prirent en mains, Gary Strong, le pasteur qui avait organisé le concert, Terry Law, qui voyageait avec le groupe, et Don Norman, le pasteur de la chapelle. Ils me firent comprendre ce qui m'était arrivé, grâce à la bible, et m'en dévoilèrent les mystères. Gary et Don devinrent des amis et des soutiens.

Aujourd'hui encore, nous nous voyons pour échanger ce que notre foi nous fait vivre.

Au début, je restais malgré tout un hippie. Bien sûr j'avais découvert que Dieu était réel et j'avais donné ma vie à Jésus, mais je me comportais essentiellement comme auparavant. Il y avait encore beaucoup à dé mêler.

8. Pardon

Pourtant, ce n'était plus pareil. Il y avait des signes indéniables. Je savais que j'étais différent. Pas tellement extérieurement, mais je sentais que les noeuds que j'avais dans l'estomac s'étaient soudain dénoués. Et la haine m'avait quitté, complètement. Non seulement j'étais en train de me réconcilier avec ma famille, mais une transformation étonnante se faisait en moi vis-à-vis de la police. Ma haine avait beau être tout à fait irrationnelle, elle n'en était pas moins farouche. J'estimais avoir été maltraité par les policiers et ils étaient devenus l'ennemi numéro un, la gestapo, toujours en train de nous persécuter, nous, pauvres hippies qui ne faisons de mal à personne et qui n'aspitions qu'à la paix.

Les deux inspecteurs qui m'avaient arrêté étaient en tête de liste. J'avais souvent souhaité leur disparition mais, comme je n'étais pas très violent de nature, je les imaginais écrasés par un bus ou piétinés par des éléments. Si je les croisais dans la rue, je commençais à trembler. Rien que de les voir me mettait dans tous mes états.

Quelques mois après ma conversion, j'en rencontrai un, Roy Welsh. Il était dans un garage, attendant que

sa voiture soit réparée, et je venais chercher de l'essence. Sans réfléchir, je m'approchai de lui.

Je lui tendis la main.

– Bonjour, Roy, vous vous souvenez de moi?

Il leva les yeux de la roue qu'il était en train d'examiner et en brave type qu'il était, il me serra la main.

– Bien sûr que je me souviens. Alec Smith. Comment ça va?

– Très bien. Je n'ai pas pu m'empêcher de venir vous saluer.

Je me tus. Visiblement, il attendait la suite!

– Je voulais juste vous dire que je suis devenu chrétien. J'ai donné ma vie à Jésus. C'est extraordinaire, vous devriez essayer!

– Tant mieux, répondit-il, encore plus perplexe.

Ce n'est qu'après coup que je compris ce qui s'était passé. Mon amertume envers lui avait disparu puisque j'avais voulu lui parler. Je me sentais si léger que j'aurais pu m'envoler! Quant au pauvre Roy, je n'ai jamais su ce qu'il avait pensé car il a toujours été trop poli pour me le dire.

L'autre agent, celui qui avait témoigné contre moi au tribunal, s'appelait Dave Locker. Un jour, je me suis senti poussé à lui apporter une bible. J'achetais des bibles en gros à cette époque, et c'est tout juste si je ne les distribuais pas aux gens dans la rue.

J'avais un curieux sentiment en montant librement les escaliers du poste de police de Salisbury.

– J'aimerais voir Dave Locker, de la brigade des stupéfiants.

– Quel est votre nom?

– Alec Smith.

– Vous avez rendez-vous?

– Non.

Le sergent me regarda en silence, sans un sourire, puis composa un numéro sur le téléphone: « Dave, il y

a un gars ici du nom d'Alec Smith qui veut te voir. Tu envoies quelqu'un?»

On vint me chercher pour me faire traverser des couloirs familiers. Ils longeaient des salles où j'avais été photographié et où j'avais dû donner mes empreintes digitales. Ma main transpirait sur le gros volume relié.

Roy devait l'avoir prévenu, car il n'eut pas l'air trop surpris. Il m'écouta et je lui donnai la bible.

Nous nous sommes revus il y a quelques semaines, par hasard, dans la rue. Il m'a crié de sa voiture qu'il avait toujours ma bible!

Les relations avec ma famille s'améliorèrent dès le premier jour. Je refaisais connaissance avec ma soeur et surtout mon frère. Un peu plus âgé que moi et très différent, il évoluait dans un tout autre monde. On se lia d'amitié et notre famille redevint une vraie famille. Nous n'avions rien connu de tel depuis les années passées à la ferme.

Au début, je voulus tous les convertir. Je devais être insupportable! Je faisais de l'évangélisation agressive, sans connaissance ni sagesse. Juste une overdose de foi. J'étais si plein de mon Christ que je n'avais d'intérêt pour rien d'autre. La plupart des gens hésitaient entre la reconnaissance pour ce qui m'était arrivé et le scepticisme. Certains ont dû penser que j'avais trouvé une autre manière de m'évader. Mon père m'a même demandé un jour s'il m'arrivait de faire quoi que ce soit modérément!

Je commençais à aimer et apprécier mes parents. Je découvrais aussi qu'ils n'avaient jamais cessé de m'aimer. Ils n'aimaient pas ma vie de hippie et n'avaient su que faire avec moi mais ils m'avaient toujours aimé et avaient toujours cru que je m'en sortirais un jour. Pour la première fois depuis que nous habitons la rési-

dence, je me sentais bien en leur compagnie et n'avais plus envie de m'enfuir auprès de mes amis.

Mon père ne mit jamais en doute ma conversion. Dès le début, il en fut enchanté. Il comprenait aussi mon enthousiasme de néophyte et savait qu'un équilibre finirait par s'établir, mais il était loin d'imaginer où cela me mènerait. Je n'ai jamais douté moi non plus. Jésus m'avait changé de haut en bas. J'avais été un rebelle sans cause, maintenant ma vie avait un élan et une orientation. Mais j'ignorais que le Seigneur me préparait à participer à une vraie révolution, qui allait avoir des conséquences capitales sur mes compatriotes, blancs et noirs, à un moment critique de la vie du pays.

9. Une colère noire

Les seuls Blancs pour lesquels Arthur Kanodereka avait quelque sympathie étaient des Blancs morts. Parfois, la vue de jeunes combattants noirs ou blancs dans la brousse, les corps mutilés et les entrailles ouvertes, l'avait forcé à s'interroger: était-ce vraiment là ce que Dieu voulait? Mais ces doutes n'ébranlaient pas sa conviction fondamentale que rien de bon ne pouvait venir d'un Blanc et qu'une guerre ouverte était le seul moyen de libérer son peuple de l'oppression.

Arthur Kanodereka était pasteur méthodiste à Mount Darwin quand la guérilla commença en 1972. Son penchant allait entièrement vers les forces nationalistes. Il maintenait le lien entre la guérilla et les jeunes Africains des villes qu'il encourageait à prendre

les armes dans la clandestinité. Il s'occupait, avec ses amis, du ravitaillement des combattants, il les reconfortait durant les batailles, les renseignait sur les objectifs de l'armée et stimulait leur haine du régime en place.

Jamais, il n'estima avoir une quelconque responsabilité pastorale vis à vis de la population blanche. Son père avait été évangéliste, un saint homme chaleureux, qui parlait du Christ à qui voulait l'entendre. Mais Arthur ne l'avait pas écouté. Il avait été formé dans une université noire, et la perspective historique de l'intolérance et de l'oppression des Blancs qu'il y avait reçue, avait alimenté sa haine.

Les insultes et l'arrogance des Blancs, dont il était témoin dans sa vie quotidienne, leur orgueil et leur richesse, qu'il comparait avec la pauvreté abjecte et la dégradation de son peuple, ne faisaient que renforcer son amertume et sa colère. Il cherchait une confirmation de cette colère dans la lecture de la bible. Il en vint à penser qu'il avait le droit de haïr et que sa tâche de pasteur était d'épouser la cause nationaliste.

Il en paya le prix. Trois fois il fut arrêté par les forces de sécurité et trois fois torturé. Il fut traité à l'électricité et suspendu, nu, par les pieds. Quand on le relâcha, il était presque mort de froid.

Cela ne fit qu'augmenter l'amertume dans laquelle il était comme immergé. Il n'avait d'affection que pour les jeunes qui se battaient dans la brousse. Il se préoccupait d'eux comme de ses propres enfants.

Pouvait-on vraiment en vouloir aux Africains d'être ainsi? Le gouvernement de mon père était probablement le plus raciste et le plus répressif qu'ils aient jamais connu. Papa ne le voyait pas ainsi, bien sûr. Il croyait sincèrement que les Blancs, qui avaient construit ce pays à partir de rien, devaient y rester et continuer ce développement pendant plusieurs généra-

tions. Il était convaincu qu'il faudrait encore bien du temps jusqu'à ce que les Noirs soient capables de diriger un gouvernement moderne et «civilisé». Rien ne l'ébranlait.

Peu après son arrivée au pouvoir, il envoya Nkomo et quelques nationalistes en résidence surveillée dans un endroit perdu du pays. Peu à peu tous les dirigeants noirs furent mis en prison ou sous surveillance. Leurs partis furent interdits.

Il faut ajouter que ces nationalistes étaient proscrits sans jugement et que le gouvernement fit passer de une à cinq le nombre d'années de détention préventive, avec prolongement possible.

Quand mon père se débarrassa des nationalistes et interdit leurs partis, il fit aussi fermer le dernier quotidien qui soutenait leur cause. Son excuse était qu'il fallait restreindre la violence des Noirs contre les Noirs, qui prévalait à ce moment-là, et il y réussit. Mais il s'assurait du même coup que les arguments légitimes pour la liberté des Noirs ne seraient plus entendus. Il mit également la télévision et la radio sous contrôle gouvernemental. Les quotidiens les plus importants restèrent plus ou moins libres, mais ils voyaient de temps en temps leurs articles censurés quand le gouvernement estimait qu'ils avaient dépassé les bornes.

Malheureusement, cette censure n'intervenait qu'à sens unique et les journaux avaient le droit de publier toutes les lettres de leurs lecteurs où s'exprimait un racisme primaire, comme par exemple celle d'un extrémiste de droite qui insistait sur le fait que Jésus-Christ lui-même était de race blanche.

Cet avilissement de la population noire était accompagné d'une hantise collective du communisme. Tous ceux qui étaient en désaccord avec mon père étaient taxés de communistes. On accusait des politiciens, des

financiers, le Conseil oecuménique des Eglises, le *Peace Corps* américain et bien d'autres, de s'être alliés contre nous. Un député rhodésien alla même jusqu'à qualifier les Nations Unies de «la plus grande institution communiste et diabolique du monde». Cela nous laissait peu d'amis, à nous les Blancs, surtout après la Déclaration unilatérale d'Indépendance, qui ne nous attira guère de sympathies!

Le Front rhodésien affirmait qu'il était le seul à avoir le courage d'établir un bastion de la civilisation chrétienne en Afrique australe. Malheureusement, le gouvernement bafouait si ouvertement cette civilisation qu'en insistant sur la défense des valeurs chrétiennes, contre les assauts du socialisme, il causait plus de tort au christianisme qu'au communisme, qui apparaissait comme beaucoup plus séduisant à une population noire opprimée.

Les maux des Africains avaient commencé bien avant, à l'époque des premiers colons. Dès le début, ils avaient souffert du partage des terres qui les avait repoussés dans des réserves tribales, dont ils avaient épuisé le sol en le surexploitant.

Les Africains étaient exaspérés de constater qu'une bonne partie de la richesse des Blancs provenait des ressources minières ou agricoles, deux domaines entièrement dépendants de la main d'oeuvre noire. Cette main d'oeuvre mal payée permettait que des produits soient mis sur le marché international à des prix hautement compétitifs, ce qui n'aurait pas été possible avec des travailleurs blancs. Les colons s'enrichissaient alors que la population noire restait pauvre.

Il faut reconnaître que tous les Blancs n'appuyèrent pas cette politique et que certains d'entre eux avaient un réel intérêt pour la population noire. Ils construisirent des écoles et des dispensaires. Mais dans leur

majorité, les Européens n'avaient aucune intention de partager la richesse du pays.

L'inégalité dans les domaines de l'instruction et de la santé avivait la colère des nationalistes noirs. Jusqu'à l'Indépendance, la population africaine ne bénéficiait pratiquement d'aucun système d'assurance-maladie, alors que les Blancs jouissaient des mêmes avantages qu'en Europe.

Ce que craignaient particulièrement les Blancs, y compris mon père, était l'émergence d'une population noire instruite qui aurait menacé le statu quo. Aussi, la politique du gouvernement visait-elle à offrir une scolarité minimale, essentiellement pratique, qui maintienne les Noirs dans des emplois manuels. Avec un peu de chance, ils resteraient ainsi à leur place.

En 1966, le ministre de l'Education déclara devant le parlement qu'il n'y avait pas de raison de développer l'enseignement donné aux Noirs car il suffisait qu'ils sachent lire et écrire. Les seules exceptions étaient les instituteurs, les infirmières et les agents de police subalternes.

Bien des Africains étaient convaincus que mon père avait délibérément affaibli le système éducatif pour rendre la vie des Noirs encore plus dure. Il est indéniable qu'il diminua le budget consacré à leur éducation alors que leur population grandissait, et une augmentation des frais de scolarité leur rendit l'accès à l'école encore plus difficile. A cela s'ajoutait le fait que beaucoup d'instituteurs, soupçonnés de sympathie pour les nationalistes, avaient été mis en prison.

Je dois préciser cependant que mon père n'avait pas d'animosité personnelle envers les Noirs. Il avait d'excellentes relations avec ses ouvriers de ferme. Mais son attitude était paternaliste et il ne voulait pas de «ces nationalistes africains universitaires qui pensent pouvoir diriger le pays mieux que nous».

Dans ce contexte de répression organisée et légalisée, il n'est pas étonnant qu'Arthur Kanodereka et ses amis n'aient pas vu d'autre issue que de prendre les armes.

10. Repentance et engagement

Je n'avais aucune conscience de la situation. Ma conversion m'ouvrit les yeux et je commençai à voir ce qui se passait réellement dans mon pays. Pour la première fois, je remarquai la discrimination raciale, la dégradation et l'humiliation quotidienne des Noirs face à l'arrogance et l'indifférence de bien des Blancs. Lentement et avec peine, j'acceptai que mon insensibilité et mon égoïsme avaient contribué à créer ce conflit racial qui maintenant éclatait en une guerre civile. A l'époque de ma conversion, la tension entre les nationalistes noirs et le gouvernement de mon père s'aggravait. Des Noirs et des Blancs qui avaient vécu des années en bonne harmonie commençaient à se méfier les uns des autres. Pour les Noirs, tous les Blancs étaient des racistes bigots et corrompus, et les Blancs voyaient en chaque Noir un communiste potentiel ou réel.

J'étais de plus en plus mal à l'aise. Je ne pouvais accepter d'aller à l'église le dimanche pour battre des mains en chantant «Louez l'Eternel» et de retrouver le lundi mon pays déchiré par la haine et la guerre. Il devait y avoir une issue, une réponse. Je ne doutais pas de la réalité de mon expérience chrétienne et je savais qu'elle devait s'appliquer à ce qui se passait autour de moi. Il ne pouvait pas y avoir de problèmes trop grands pour Dieu, ni de situations qui échappaient aux cri-

tères de référence du Christ. J'étais persuadé que dans le chaos politique qui était le nôtre, Dieu avait un plan.

Ayant été élevé dans un milieu politique et ayant étudié dans une université où la plupart de mes amis étaient engagés politiquement, j'étais convaincu de l'énorme influence des hommes politiques. En fin de compte, c'est à eux que reviennent les décisions. Mais les chrétiens ont souvent un complexe vis à vis d'eux. Ils sont tout heureux de convertir un hippie par-ci ou un homme d'affaires par-là, mais les politiciens sont d'une autre race, au-delà du pouvoir du Christ. On n'aime pas les approcher, on ne veut rien avoir à faire avec eux, même s'ils mènent notre pays à la débâcle. J'arrivai à la conclusion que puisqu'ils avaient tant de pouvoir, c'était à eux qu'il fallait faire connaître l'influence du Christ.

Comment s'y prendre? Y aurait-il un groupe de chrétiens prêts à travailler parmi les responsables politiques, en se laissant guider par Dieu? Alors que je retournais ces questions dans ma tête, je rencontrai un groupe de gens tout à fait extraordinaires. Ils étaient de confessions et de milieux différents: il y avait des étudiants, des fonctionnaires, des professeurs d'université, des femmes au foyer. Ils étaient blancs et noirs. Ils étaient réunis sous l'égide du Réarmement moral, dont je n'avais jamais entendu parler. Ils étaient unis par la conviction que Dieu, par la puissance du Saint-Esprit, pouvait changer non seulement des hommes, mais aussi des pays. Mais il avait besoin de nous. La solution pour la Rhodésie ne viendrait pas uniquement par le biais politique. Pour que la paix soit durable, il faudrait une transformation de la relation entre Noirs et Blancs, entre les tribus, et nous devons être les instruments de cette transformation.

En décembre 1974, je me joignis à un groupe d'entre eux qui se retrouva à Bulawayo pour décider de la

marche à suivre. Nous étions convaincus qu'il existait un plan divin pour notre pays et nous nous efforcions de le trouver. En cherchant et priant, il nous sembla que la réconciliation était nécessaire non seulement entre les différentes tendances politiques de la Rhodésie, mais aussi entre l'individu et sa famille et entre l'individu et Dieu.

Je n'oublierai jamais une remarque que fit Archie Mackenzie, un ancien diplomate britannique. Il évoquait une importante réunion internationale où de graves questions avaient été discutées. «Les problèmes sur le tapis étaient énormes, dit-il, mais ils n'étaient rien en comparaison des problèmes assis autour de la table.» Il lui semblait inutile d'essayer de résoudre la division entre l'Amérique et la Russie, par exemple, quand les négociateurs eux-mêmes ne connaissent que divisions dans leur vie familiale. Pour comprendre de quoi est faite la réconciliation, il fallait l'avoir vécue dans sa vie personnelle. On croit souvent que la vie publique d'un homme n'a rien à voir avec sa vie personnelle. Mais peut-on porter un jugement politique sans être influencé par ce qui nous façonne, moralement ou émotionnellement?

Après bien des discussions et des prières, notre recherche fut récompensée. Nous allions organiser une conférence internationale qui traiterait des deux aspects de la réconciliation: nous devons viser au changement dans les individus, condition indispensable pour que les changements politiques se réalisent. Pour cela, nous avons besoin de Dieu.

Je suppose qu'en Europe, faire intervenir Dieu dans une conférence qui réunit des hommes politiques ou des industriels paraît un peu bizarre. Ce n'est pas le cas chez nous. Dieu est beaucoup plus réel pour les Africains que pour les Anglais. Il y a un contact entre l'Africain traditionnel et Dieu qui n'existe pas de la

même manière chez l'Européen déboussolé et sophistiqué. Ainsi notre conférence pouvait paraître hardie mais certainement pas saugrenue. D'ailleurs les événements allaient le prouver.

Nous voulions permettre à des délégués de se rencontrer d'homme à homme, dans une atmosphère détendue et en toute discrétion. Ils auraient ainsi la chance de parler de leurs problèmes communs et de leurs idéaux. Personne jusque-là n'avait proposé à des adversaires de se retrouver dans un contexte autre que celui de la confrontation.

La décision fut prise d'avoir deux types de rencontres. L'un traiterait de thèmes généraux, comme l'agriculture en Afrique, l'industrie et les relations industrielles, l'autre de questions plus personnelles comme l'éducation des enfants et la vie de famille. La date fut fixée au mois de juin et nous nous sommes partagé l'organisation.

11. Le nerf de la guerre

Cela commença très mal. J'avais comme coéquipier John Burrell, un Anglais de mon âge qui arrivait d'Ethiopie. On nous désigna pour prendre en charge l'hébergement. Nous étions impatients de nous y mettre et nous prîmes immédiatement contact avec l'administrateur de l'Université de Salisbury pour y réserver des logements.

Cet homme nous regarda comme deux écoliers pris en faute. Il nous fit un discours de vingt minutes, nous expliquant qu'il organisait déjà des conférences quand nous étions encore en culottes courtes, qu'il était impossible d'en préparer une en six mois, surtout si

nous voulions avoir quatre cents résidents, qu'il faudrait au moins une année et encore que nous devrions nous estimer heureux si nous arrivions à deux cents. De plus, il faudrait plusieurs milliers de dollars. Où avions-nous l'intention de trouver cette somme?

Il avait raison, bien sûr, mais nous étions convaincus de la volonté divine pour cette entreprise. Nous nous appuyâmes donc sur notre conviction plutôt que sur son expérience, et le contrat fut signé. Mais non sans anxiété.

Il nous restait le problème des trente mille dollars jugés nécessaires. Puisque John et moi avons aussi pris la responsabilité du financement, il ne nous restait plus qu'à les trouver.

Nous fîmes tout Salisbury pour récolter ces fonds, commençant par un financier connu qui avait beaucoup de sympathie pour notre projet. Il éclata de rire. Cinq mille dollars, oui, mais trente mille, nous n'y arriverions jamais! Il était si convaincu que ça ne marcherait pas qu'il refusa de nous donner un sou, de peur de voir son nom éclaboussé dans un désastre financier. Un autre espoir du même acabit se solda aussi par un échec. Il ne nous restait qu'à aller frapper à des portes plus modestes...

La meilleure stratégie nous sembla être de passer toute la région industrielle au peigne fin: plus de 60 km²! Nous eûmes de bons et de mauvais jours. Chaque rencontre nous donna l'occasion de faire part de notre vision d'une réconciliation. Il y eut d'étonnants moments où des hommes d'affaires très fortunés et terre à terre saisirent une facette de cette vision; leur soutien, moral et financier, nous aiguillonna.

Quand nous fîmes les comptes, à la fin de la conférence, nous avons dépensé près de vingt-sept mille dollars. Le livre de comptes montrait un bénéfice de 48 cents! Nous avons dépensé ce que nous avons récolté.

En fait il vint encore de l'argent qui constitua un fonds de réserve pour l'avenir. Mais l'important pour moi fut de voir que nous ne nous étions pas trompés: le Seigneur était avec nous et continuerait de l'être au cours des moments difficiles et douloureux que nous allions traverser.

L'administrateur de l'université fut lui aussi agréablement surpris. Plus d'un millier de Rhodésiens participèrent à l'une ou l'autre des séances et toutes les chambres que nous lui avions louées furent utilisées. Des membres du gouvernement se trouvèrent assis dans la même salle que des membres du Conseil National Africain. Des prisonniers politiques noirs qui venaient d'être libérés côtoyèrent des députés d'extrême droite. Des agriculteurs, des hommes d'affaires et des responsables syndicaux se mêlèrent à des participants d'une vingtaine de pays. Ils étaient sans doute venus avec le sincère espoir que ces chrétiens auraient peut-être quelque chose de concret à proposer.

12. Un miracle sans tapage

Une vraie galaxie d'étoiles politiques assistèrent à la séance d'ouverture. Jamais le maire de Salisbury ne s'était adressé à un public aussi cosmopolite, même avant la Déclaration unilatérale d'Indépendance. La réunion fut présidée par Sir Cyril Hatty, ancien ministre des Finances, en présence du vice-premier ministre, John Wrathall, ainsi que des ministres du Travail, de la Santé, des Finances et du chef de cabinet du premier ministre. L'évêque Muzorewa conduisait la délégation africaine composée entre autres de mem-

bres du Conseil National Africain et même de chefs tribaux de pays voisins.

En y repensant, ce n'est pas tant le contenu des discours qui me vient à l'esprit que l'existence même d'une telle conférence. Nous étions alors complètement coupés du reste du monde par les sanctions des Nations Unies et les boycotts économiques, politiques et diplomatiques. Il est difficile d'imaginer notre isolement, notre soif de communication. Et pourtant, des gens étaient venus de Grande-Bretagne, des Etats-Unis, de Scandinavie et du reste de l'Afrique. Cela nous aida à mettre, pour une fois, nos problèmes dans une perspective internationale.

Comme toujours, lors de telles conférences, les contacts les plus fructueux eurent lieu durant les repas ou les moments de détente. Des hommes et des femmes habituellement séparés par le fossé de leurs opinions divergentes échangèrent leurs points de vue en toute honnêteté. Des députés blancs et des leaders noirs, qui n'avaient jamais mis les pieds les uns chez les autres, discutèrent de leurs problèmes en se passant les plats. Ce n'était qu'un début, mais un début prometteur.

Des délégués ne se gênèrent pas de parler ouvertement de leur relation avec Dieu, ce qui causa parfois une certaine surprise. Bon nombre de participants, noirs et blancs, reconnurent qu'il leur était difficile de surmonter leur racisme ou leur amertume, tout en faisant preuve d'un désir réel de s'en débarrasser.

Plusieurs Blancs éminents, dont un juge de la Cour Suprême d'Afrique du Sud, s'excusèrent publiquement pour des attitudes racistes, en grande partie basées sur la peur et l'ignorance. Des Noirs témoignèrent du pouvoir de Dieu qui les aidait à surmonter leur haine des Blancs. Une réflexion de June Chabaku, professeur d'art dramatique en Afrique du Sud, m'est

particulièrement restée en mémoire: «Si quelqu'un vous jette une brique, ramassez-la pour construire une maison.»

Une des réunions me donna l'occasion de mettre toutes mes cartes sur la table. J'étais terrifié à l'idée d'admettre mes errements devant une telle assemblée. On avait pourtant fait beaucoup de bruit sur ce fils renégat du premier ministre. Tout le monde connaissait mon passé de marginal et de drogué et les Blancs aussi bien que les Noirs n'avaient eu pour moi que méfiance et mépris, ce que je ne pouvais leur reprocher.

J'avais remarqué un pasteur noir à l'air vindicatif assis au fond de la salle. Il était grand, avec une barbe fournie, et je sentais son antagonisme arriver par vagues jusqu'à moi.

– Henry, murmurai-je à mon voisin, qui est cet homme là au fond?

– Il n'a pas l'air commode, hein? répondit-il. Je crois que c'est Arthur Kanodereka.

La défiance si tangible de cet homme ne fit rien pour augmenter mon courage quand mon tour vint de parler. Brièvement, je racontai ce que la plupart savaient déjà, ce que j'avais été et ma foi nouvelle en Jésus-Christ. «Depuis ce moment-là, dis-je en me demandant si ce que je racontais avait un sens, j'ai compris que j'avais une responsabilité personnelle envers la situation de notre pays. C'était moi, Alec Smith, avec mon égoïsme et mon indifférence, qu'il fallait blâmer si des jeunes Noirs avaient été forcés de prendre les armes.»

Il me semblait trop facile de s'en prendre à des gens de l'extérieur comme le faisaient tant d'autres, ou d'accuser les communistes d'infiltrer «nos braves petits Noirs» et de les exciter à la rébellion. C'était faux et je devais le dire.

«Ces jeunes Noirs qui quittent leurs familles et font huit cents kilomètres jusqu'à la frontière pour participer à la guérilla ne sont pas heureux. Ils ne sont pas communistes. Ils sont Rhodésiens. Des Rhodésiens maltraités, humiliés et frustrés. Peut-être qu'ils sont influencés par les Cubains, les Russes ou les Chinois une fois qu'ils ont passé la frontière, mais ils n'en demeurent pas moins rhodésiens et ce sont des gens comme moi qui les poussent si loin. Je regrette mon insensibilité passée et je me suis engagé à trouver une solution pour mon pays; je veux établir des ponts pour la réconciliation et montrer au reste de l'Afrique que des Noirs et des Blancs peuvent vivre ensemble, qu'avec la direction divine on peut s'en sortir.»

Je me rassis dans les applaudissements, les jambes tremblantes. Henry me fit un clin d'oeil.

D'autres intervenants se succédèrent pour s'engager à un programme de réconciliation et de responsabilité mutuelle entre Blancs et Noirs.

Je ne me rendis pas du tout compte, au moment même, de la suite d'événements que ma confession allait provoquer et, pour commencer, chez Arthur Kanodereka lui-même.

Arthur était venu à la conférence sur l'insistance de ses supérieurs religieux. Toute cette affaire lui paraissait extrêmement louche; il craignait que nous ne cherchions à endoctriner les Noirs et à les convaincre des bonnes intentions des Blancs. Il avait appris à ses dépens qu'on ne pouvait pas faire confiance aux Blancs.

Et pourtant, quelque chose se passa en lui pendant que je parlais. En dépit de sa haine, sa méfiance, les humiliations subies, la torture, en dépit de lui-même, il fut ému de voir que Dieu pouvait changer quelqu'un si radicalement. Il se rendait compte que j'étais, en

Christ, un homme nouveau; je n'étais plus un ennemi mais un allié.

«Tout ce que je peux dire, écrivit-il plus tard, c'est que soudain le Christ de mon père est devenu mon Christ. J'ai eu une vision qu'avec sa souffrance, il n'était pas là seulement pour les Noirs ou seulement pour les Blancs mais pour tous les hommes. Je fus envahi du désir de transmettre aux Blancs quelque chose de neuf. Et j'ai senti que Dieu m'investissait d'une nouvelle autorité pour donner ce message de réconciliation à tous les hommes, quelle que soit leur couleur. Je me suis rendu compte qu'on ne pouvait pas changer quelqu'un si on le haïssait. On ne pouvait que le rendre pire. Et ma haine s'est évanouie.»

Cette découverte, cette conversion même, devait profondément influencer Arthur. Cela lui apporta à la fois souffrance et joie. Et cela allait non seulement transformer sa vie, mais être la cause de sa mort.

Ce fut aussi le début de la plus irrésistible amitié de ma vie. Arthur ouvrit mon esprit à une Afrique que je n'avais jamais ni comprise ni même vue. Il m'aida à comprendre les blessures douloureuses que les Blancs avaient infligées aux Noirs. Il me révéla la profondeur de mes préjugés et par-dessus tout, il m'apprit à être totalement insensible à la couleur des gens.

Dès ce jour et jusqu'à sa mort, notre collaboration fut étroite et rien ne put jamais nous faire douter que Dieu lui-même avait scellé une amitié entre le militant de la guérilla et le fils du premier ministre.

13. Une amitié exigeante

Le changement si soudain d'Arthur bouleversa ses idées tant personnelles que politiques. Sa haine des Blancs s'était insinuée dans tous les aspects de sa vie, empoisonnant aussi bien ses relations avec sa femme et ses enfants que sa manière de prier et de prêcher. Il en était dévoré.

Il dut aussi faire face à l'incrédulité et la méfiance de ses amis. Comment un homme qui avait poussé des jeunes à la clandestinité, qui avait été brutalement torturé par les Blancs, pouvait-il maintenant déguster tranquillement son café chez des gens de cette race?

Bien sûr, rien n'avait changé dans ses objectifs politiques. Il restait un nationaliste passionné qui militait pour une transition rapide vers un gouvernement noir. Mais il ne croyait plus en la violence, il voulait une alternative à la haine. Il avait constaté que son opposition au racisme des Blancs s'était transformée en un racisme noir féroce.

Notre amitié commença quelques semaines après la conférence, quand Arthur m'invita à parler dans son église située dans le quartier des Noirs. Cette suggestion me terrifia. Son quartier était le Harlem de Salisbury, le centre nerveux du pouvoir noir. Des milliers de gens s'entassaient dans de pauvres baraques en tôle ou dans des logements communautaires d'une misère choquante. Les rues sales et surpeuplées étaient à deux pas des quartiers commerçants où les jacarandas ombrageaient les Blancs conduisant nonchalamment leurs limousines brillantes, astiquées chaque matin par leurs domestiques noirs. Il était insensé, pour un Blanc, de traverser ce quartier en voiture et à plus forte raison de s'y arrêter pour se rendre à l'église.

Je commençai à animer ces services avec Arthur. Nous étions une démonstration vivante que des Noirs et des Blancs pouvaient non seulement vivre ensemble, mais travailler les uns avec les autres et partager le même idéal de société. Les Africains présents étaient ébahis par cette révélation.

Arthur ne voulait pas de sermon. Il ne voulait pas persuader par ses paroles, mais par l'écoute de l'esprit divin. Il voulait que personne ne «s'approprie» le temps consacré au Seigneur! Le premier dimanche, il expliqua à quoi il voulait en venir. L'idée était révolutionnaire pour sa paroisse mais sa conviction était si contagieuse qu'il réussit à persuader trois cents hommes et femmes d'ouvrir leurs portes à leur ennemi juré.

La nouvelle de ces services religieux se répandit dans Salisbury et les gens commencèrent à affluer. Des gens influents se mirent à y participer car ils étaient anxieux de trouver une solution à nos problèmes. Bien après l'Indépendance, des hommes qui combattaient alors dans la guérilla m'avouèrent qu'ils nous avaient observés et soutenus.

Un an plus tard, quand la guerre était à son apogée, le président de la République proposa à toute la population une journée de prières. L'église d'Arthur fut la seule église noire à répondre à cet appel. Il mit une annonce sur la première page du *Rhodesia Herald*, notre plus grand journal, invitant toutes les races à participer au service qu'il organisait. L'église était bondée et j'y reconnus même un membre du parti de mon père.

14. Le cabinet de conscience

Après la conférence de 1975 et jusqu'à l'Indépendance, un noyau de chrétiens commença à se réunir régulièrement pour prier et chercher des réponses aux problèmes de l'heure. Ce groupe prit le nom de «Cabinet de conscience» et accueillit par la suite des gens de tous bords, noirs et blancs, chrétiens ou non-chrétiens, que réunissait le désir de mettre fin à la guerre civile.

C'était d'ailleurs souvent la seule chose que nous avions en commun. Nous n'avions pas les mêmes opinions politiques, mais nous avions tous un profond amour pour notre pays et éprouvions une grande détresse devant les souffrances qu'il traversait.

Nos réunions n'avaient pas d'agenda précis. Nous étions en général une demi-douzaine et nous passions la matinée à discuter d'un conflit spécifique. Les non-chrétiens auraient été gênés si nous avions prié, aussi ne le faisons-nous pas de manière traditionnelle. Nous pratiquions plutôt le moment de réflexion en silence. Après chaque discussion nous nous mettions à l'écoute de Dieu, et des idées surgissaient dans les esprits: personnes à voir, réunions à organiser. Chaque idée était discutée ouvertement. Quelques unes étaient écartées, mais le plus souvent nous cherchions comment les mettre en pratique. Nous avons ainsi le sentiment que Dieu nous conduisait étape par étape.

Ce n'était pas toujours facile. Si l'un d'entre nous se sentait appelé à solliciter quelqu'un avec qui il était en violent désaccord, il fallait pas mal de courage. Nous étions des gens sans position, et pourtant nous allions voir les responsables les plus influents de tous les bords, ce qui n'était pas sans risque. Mais nous nous appuyions sur la certitude que nous étions appelés à

créer des ponts afin que des ennemis trouvent un terrain d'entente.

Un professeur de l'Université de Rhodésie faisait partie de notre groupe. Dans un de ces moments de réflexion, il s'était senti conduit à s'excuser de son attitude de mépris auprès d'un collègue noir. Ils se lièrent d'amitié et organisèrent une série de réunions entre des politiciens de droite et des nationalistes africains. Le professeur et sa femme recevaient à dîner des gens de bords opposés qui se trouvaient face à face pour la première fois. Grâce à l'atmosphère détendue et intime qu'ils savaient créer, des hommes qui s'étaient traités avec méfiance découvraient avec étonnement chez l'autre des qualités d'intelligence et de compassion, et le même désir de faire cesser la guerre.

On était cependant bien loin d'en voir la fin. En fait la situation empirait, et des civils en faisaient maintenant les frais. Blancs et Noirs vivaient dans la peur. Les Africains avaient peur des maquisards qui, tout imbus des méthodes utilisées dans la guérilla, les harcelaient parfois sans raison. Quant aux Blancs, surtout dans les régions isolées, ils craignaient sans arrêt des attaques. Mon père avait fait poser des clôtures électrifiées autour de la ferme et ne sortait plus sans son fusil. Chaque mois, un millier de Blancs quittaient le pays pour de bon.

15. En route

Toute cette violence avait engendré de profondes amertumes qui n'allaient pas disparaître si simplement. Nous le savions. Les actes de vengeance risquaient de ne plus cesser. La révolution que nous

envisagions nécessitait la repentance et le pardon. Or, on ne suscite pas ces sentiments par des efforts humains. Des deux côtés, nous devions nous voir tels que nous étions: tous faits de la même pâte. Nous agissions par convoitise, ou par esprit de vengeance ou par désir de supplanter les autres. «La couleur de notre peau est peut-être différente, mais pas celle de nos péchés,» avait dit un jour Arthur Kanodereka à des étudiants.

Durant les mois précédents, nous avons eu la confirmation que quand des gens se retrouvaient pour explorer ce qui leur était commun, des miracles se produisaient. Des hommes et des femmes s'acceptaient mutuellement, se réconciliaient et trouvaient des liens qui transcendaient leurs différences. Vivre ensemble ne s'apprenait pas dans les combats mais par la pratique!

Lors d'une réunion de notre «cabinet» nous avons senti qu'il fallait aller plus loin. En plus des entrevues avec les responsables politiques, nous devions mettre sur pied un groupe d'action mobile, pour toucher les régions où l'agitation se développait. Nous devions promouvoir des rencontres entre Noirs et Blancs et susciter le genre d'échanges fructueux auquel nous avons participé à Salisbury. Nous voulions redonner du courage aux gens et les intriguer par l'idée qu'on pourrait ensemble créer un pays qui serait gouverné par Dieu.

En juin 1976, notre groupe d'action se mit en route. Si nous nous attendions à être reçus à bras ouverts, nous allions au-devant de déceptions. Certes, Arthur et moi demeurions une attraction. L'idée qu'un leader de la guérilla et le fils du premier ministre travaillaient et voyageaient ensemble était en soi ahurissante. Des deux côtés de la barrière, on se demandait lequel des deux avait trahi sa cause.

Notre première étape fut Qué Qué, une cité industrielle en pleine expansion. La réunion d'ouverture réunissait des éléments qui en faisaient un cocktail Molotov prêt à exploser. Une bande bruyante de supporters nationalistes qui manifestaient tous leur soutien à Arthur, se trouvaient en face d'un député du Front rhodésien, d'une poignée d'agriculteurs blancs endurcis et du maire de la ville, connu pour ses positions d'extrême droite.

Celui-ci souffrait à chacune de nos paroles. Il se mit dans tous ses états quand il m'entendit affirmer que les Blancs portaient eux aussi une part de responsabilité pour le déclenchement de la guerre civile. Quant à Arthur, il ne fit rien pour le calmer en affirmant qu'un gouvernement de la majorité noire était imminent. A la fin, perdant toute contenance, le maire remplaça son discours de remerciements par un flot d'injures. L'atmosphère dans ce hall était aussi amicale qu'elle devait l'être au procès de Nuremberg. Le maire écrivit à mon père pour lui dire que je m'étais ridiculisé et lui demander d'intervenir, mais plus tard, ayant compris ce que nous cherchions à faire, il devint notre allié.

Nous étions meurtris, mais notre voyage continua. Nous nous sommes adressés à des groupes industriels, des organisations locales, des écoles et des églises.

Si nous nous étions contentés de proclamer des convictions chrétiennes, les Africains n'auraient pas été impressionnés. Le Front rhodésien ne le faisait-il pas aussi? Mon père, quand il avait déclaré l'Indépendance unilatérale, n'avait-il pas dit qu'il s'agissait de défendre «la justice, la civilisation et la chrétienté»? Cependant, quand le Front rhodésien parlait des «valeurs de la civilisation chrétienne», il voulait en fait simplement maintenir la suprématie blanche tout en considérant l'Africain comme un être inférieur.

Au début de ce régime, les journaux le clamaient d'ailleurs ouvertement. «Pour que les Européens se fassent chasser de leur position de suprématie, il faudrait que ce soit fait par une race intelligente, ce qui exclut d'office les Africains,» pouvait-on lire dans le *Sunday Mail* du 19 août 1962. Quant au *Newsfront*, il proclamait sous la plume d'un éditorialiste: «Tout chrétien qui fait fonctionner ses yeux et son cerveau sait très bien que le christianisme ne pourrait jamais survivre sans la suprématie des Blancs.» (3 avril 1964)

J'ai entendu aussi que l'évêque de Matabeleland, Kenneth Skelton, se faisait constamment questionner par les enfants des écoles: «Est-ce vrai ce que M. Smith dit au sujet des valeurs chrétiennes?» Parce que si c'était le cas, aucun Africain n'en voulait, bien sûr.

Ainsi, pour bien des nationalistes noirs, le christianisme était un gros mot. Même s'ils avaient profité des écoles ou des hôpitaux missionnaires, le message chrétien leur paraissait totalement hypocrite. Ils entendaient dire à l'église qu'aux yeux de Dieu les hommes sont tous égaux mais, au moment de la communion, les Blancs passaient toujours devant. Le christianisme leur paraissait aussi lié au capitalisme. A leurs yeux, tous les problèmes de l'Afrique colonisée étaient issus de l'Europe occidentale, chrétienne et capitaliste. Elle avait apporté la colonisation, l'exploitation, l'esclavage et le pillage des ressources du pays. Dès lors, il était compréhensible que le marxisme, avec son message de libération et de nouvel ordre social soit si attrayant. D'autant plus que le Front rhodésien avait une peur viscérale du communisme, ce qui ne faisait que renforcer encore le prestige de celui-ci.

Lors d'une de nos réunions, un membre du Congrès National Africain accusa les chrétiens «d'adopter la sentimentalité du christianisme sans en transposer les idéaux dans des actes». Il avait raison. Chez nous,

l'Eglise était loin d'être assez révolutionnaire et je ne pense pas qu'elle le soit encore aujourd'hui. En fait, il est difficile d'imaginer une institution plus posée et les différences sont loin d'y être aplanies. L'Evangile recommande pourtant d'aller vers les gens et de se sacrifier pour l'établissement d'une société juste et humaine. Ceux qui s'en réclament auraient dû montrer l'exemple, être à l'avant-garde, semer des idées nouvelles que les gouvernements auraient pu suivre. Ils auraient dû être les premiers à militer pour un changement social. Comment interpréter «aime ton prochain comme toi-même» si ce n'est en lui souhaitant tout ce que l'on a soi-même: de bonnes conditions de logement, une bonne éducation, une bonne santé, de bonnes possibilités sociales et la liberté de faire des choix? Comment, en tant que chrétien, pouvait-on tolérer de vivre dans une société où d'autres étaient démunis et voyaient leur dignité bafouée?

Beaucoup de gens sont contre la violence mais ils oublient la violence endurée par l'homme qui vit dans la pauvreté, le besoin et la dégradation, alors que les richesses abondent autour de lui.

Bien des gens rencontrés durant notre voyage se déclaraient chrétiens, et ils avaient accepté le Christ comme leur Sauveur. Pourtant son enseignement ne semblait pas avoir de répercussions sur leur vie quotidienne. Leurs pensées et leur comportement, comme leur racisme par exemple, étaient en contradiction avec cet enseignement. Arthur ne les ménagea pas, de la même manière qu'il ne s'était pas ménagé lui-même quand il avait décidé d'extirper la haine de son propre cœur.

«L'Eglise a été active en Afrique pendant longtemps, dit-il un soir, mais les gens se sont comportés comme si le Christ n'était pas venu sur terre, n'était pas mort et n'était pas ressuscité. Des prédicateurs

comme moi ont annoncé une parole qu'ils n'ont pas appliquée. Maintenant, nous faisons appel aux Rhodésiens, noirs et blancs, pour qu'ils vivent à l'image du Christ.»

16. Construire des ponts

Arthur et moi avons commencé à voyager non seulement en Afrique mais en Europe. Pour tous les deux, il était important de voir nos problèmes dans une perspective plus vaste. La Rhodésie était terriblement coupée du reste du monde et nous sentions le besoin de sortir de notre cocon. Nous avions un peu l'impression d'être dans un labyrinthe où l'on voit des murs tout autour de soi, sans connaître sa position. Nous voulions aussi pouvoir dire à l'étranger ce qui se passait dans notre pays.

De tous nos voyages, celui qui nous marqua le plus fut une visite en Afrique du Sud. Quelle expérience! Pendant trois semaines, nous nous sommes heurtés aux préjugés et à l'incrédulité. Plus qu'ailleurs, l'idée que nous nous déplaçons ensemble dépassait l'entendement. On se méfiait de nous, surtout les étudiants noirs qui ne voyaient rien de bon dans notre amitié.

Je n'oublierai jamais la réunion qui eut lieu dans l'Université de Western Cape, réservée aux Métis. Elle n'avait été annoncée que deux heures à l'avance et pourtant cinq cents étudiants envahirent la salle, prêts à manquer leur repas pour nous entendre. Ils avaient été attirés par le panneau d'affichage qui annonçait: le pasteur Arthur Kanodereka, trésorier général du Conseil National Africain, et Alec Smith, fils du premier ministre de Rodhésie. L'atmosphère était très

tendue. J'étais très tendu! Les étudiants étaient politisés et certains avaient fait de la prison à cause de leur opposition au régime sud-africain. Ils avaient comme principe d'éviter tout contact avec les Blancs. Je ne m'attendais donc pas à ce qu'ils poussent des cris de joie en me voyant. Je me jetai à l'eau et je crois qu'au moins une partie de mon message passa la rampe.

Les étudiants étaient très préoccupés de la situation en Ouganda et des horreurs perpétrées alors par Idi Amin. Bien que n'atteignant probablement pas les plus durs, l'idée que pour créer une société plus juste il fallait un changement dans les gens et pas seulement dans le système politique ne les rebutait pas. Certains eurent de la peine à comprendre ce que nous disions mais notre franchise et la profondeur de notre engagement, suscitèrent en eux une ouverture inhabituelle.

Arthur pouvait pleinement s'identifier à leurs sentiments. «Je n'avais jamais imaginé qu'un jour je vous parlerais en compagnie du fils du premier ministre mais il a changé et moi aussi.» Il leur parla de sa haine des Blancs, de son emprisonnement et de son amertume de voir les siens souffrir.

«Frères et soeurs, comment vous l'expliquer? J'ai compris que c'était précisément mon amertume qui m'emprisonnait. Quand je l'ai perdue, j'ai aussi perdu tout sentiment de soumission et d'infériorité. Maintenant, je suis libre. Je ne suis esclave de personne, noir ou blanc. Je suis un homme libre.»

Et ça se voyait. Il riait tout le temps. Il savait traiter tout le monde de la même manière, homme ou femme, quels que soient son rang ou ses opinions. Il était ouvert à chacun et dénué de toute peur quand il exposait ses vues. Il le faisait avec tant de gentillesse et d'humour qu'il désamorçait les réactions éventuelles.

L'apartheid battait son plein lors de notre séjour en Afrique du Sud. Les cafés et les restaurants refusaient

de nous servir ensemble. Arthur faisait front avec un entrain qu'il m'était difficile d'égaliser. Mais nous avons eu le dessus quand un député d'un petit parti d'opposition, nous invita à déjeuner dans la salle à manger privée du Parlement.

Il n'est pas facile de décrire ce qu'est le Parlement pour les Sud-Africains. C'est le saint des saints, plus blanc que les Blancs. Dans les rues vous voyez des Noirs et des Blancs se côtoyer en allant à leur travail. Mais au Parlement, vous ne verrez pas une seule tête noire. Les serveurs sont blancs, les cuisiniers et les nettoyeurs sont blancs, même les garçons de courses sont blancs. Aussi notre entrée fut-elle saluée par un silence pétrifié, les fourchettes restant à mi-course vers des bouches pourtant grandes ouvertes.

Une fois passé le premier choc, on pouvait lire les pensées sur les visages: «Pourquoi ne les met-on pas derrière un paravent... ou dans une autre pièce...il faut faire quelque chose.» Une telle situation ne s'étant jamais présentée, personne ne sut quoi faire.

Le plus drôle était qu'Arthur, qui n'était jamais venu en Afrique du Sud, ne se rendait absolument pas compte de l'effet qu'il produisait. Il plaisantait et parlait du menu avec le serveur qui se montrait tout gêné. Le repas fut mémorable.

Durant notre séjour, nous vîmes beaucoup de gens en privé; des journalistes de tous bords, des politiciens blancs et des leaders noirs. Même le *Transvaler*, le journal connu pour être le porte-parole des conservateurs afrikanders, publia une photo de nous deux avec la légende «Une visite historique». On qualifiait notre amitié de miraculeuse et elle l'était. Partout où nous allions, notre seule présence témoignait de la puissance du Christ qui change des vies. Et au travers de ces vies, nous l'espérions, il changerait le cours de l'histoire.

17. Père et fils

Pendant tout ce temps, l'attitude de mon père s'adoucisait. Il ne l'aurait probablement jamais admis car ce n'est pas dans les habitudes d'un politicien de reconnaître ses erreurs ou ses retournements intérieurs.

En l'espace de quatre ans, je lui fis connaître des hommes qui voyaient les choses différemment de lui, des gens qu'il n'aurait jamais rencontrés. La plupart des premiers ministres sont très isolés du monde réel et mon père n'était pas une exception. Il rencontrait les gens que ses conseillers lui présentaient ou ceux qu'il souhaitait connaître, en général des politiciens de droite. En Europe, il s'était lié avec Franz Joseph Strauss d'Allemagne et aux Etats-Unis avec Jesse Helms. Ils étaient du genre à lui dire: «Ce que vous faites est très bien, mon cher, continuez.» Les politiciens ne sont pas très à l'aise avec ceux qui les critiquent, aussi préfèrent-ils rester avec ceux qui pensent comme eux et leur font des courbettes.

Je lui amenais mes amis à la maison et ceux-ci ne cherchaient pas à provoquer une dispute avec lui. Il avait toute l'opposition qu'il pouvait souhaiter au Parlement et cela n'aurait servi à rien de l'introduire dans notre salon ni d'aiguiser les grands couteaux. Ces hommes étaient en général des chrétiens engagés qui s'intéressaient à mon père en tant que personne. En même temps qu'ils lui apportaient des opinions différentes, ils lui manifestaient de l'amitié.

Arthur fut le premier nationaliste noir dont il fit la connaissance de façon personnelle. Il en avait vu d'autres, bien sûr, à travers une table de négociations. Chacun arrivait préparé à se battre, comme un boxeur sur le ring qui se retire dans les vestiaires après le match. Mais il n'avait jamais eu de réelle conversation

avec un nationaliste. Aucun Noir n'avait d'ailleurs jamais été invité chez nous. Les contacts de mon père avec les Noirs se limitaient à des confrontations politiques et aux relations du maître avec ses domestiques. Qu'Arthur et sa femme Gladys viennent prendre le thé était déjà une révolution en soi, spécialement pour ma mère qui était une authentique sud-africaine!

Les deux hommes bavardèrent. Ils ne se lancèrent pas dans des querelles politiques et Arthur n'était venu ni pour accuser ni pour revendiquer. Tout ce qu'il souhaitait était de connaître Ian Smith. Il n'y avait plus trace de haine en lui et mon père fut sidéré par son courage et sa sincérité.

La guérilla était la bête noire de mon père. Il qualifiait publiquement Mugabe d'apôtre de Satan. Il n'avait ni sympathie, ni compréhension pour ses méthodes ou ses points de vue. Cependant, le courage et la sincérité sont les qualités qu'il place au-dessus de tout et il les trouva toutes deux en Arthur.

Après son départ, nous nous sommes assis dans la véranda. On rajouta de l'eau dans la théière et les chiens, assommés par la chaleur, vinrent se coucher à nos pieds. «Alec, dit mon père, je te remercie de nous avoir amené Arthur et Gladys. Si tous les nationalistes étaient comme eux, je crois que je leur passerais le pouvoir sans hésitation.»

Que mon père accepte l'idée qu'un Africain nationaliste puisse diriger le pays était une bombe. Je me souviens être resté sans voix, incapable de trouver une réponse.

Ils se revirent plusieurs fois. Mon père était séduit par cet homme qui admettait en toute franchise sa haine passée et qui était déterminé à renoncer à la rancœur.

Mes liens avec mon père se renforcèrent aussi, même s'il me trouvait parfois un peu fou. Il n'arrivait

pas à comprendre pourquoi je n'étais pas d'accord avec lui et, à l'occasion, je l'exaspérais. Bien que respectant les «idéalistes» il trouvait que mes amis et moi n'avions pas les pieds sur terre. Nous ne tenions pas compte des réalités de la vie. Nous n'étions pas assez pragmatiques. Ce qu'il voulait dire bien sûr, c'est que nous n'avions pas le même point de vue que lui! Cependant nos discussions devenaient de plus en plus amicales, et je me mis à apprécier l'atmosphère du cercle de famille.

Mon père croit en Dieu, il l'aurait reconnu. Ses principes de vie sont basés sur les lois divines qui lui ont été inculquées dans son enfance et qui font partie de son éducation. Cependant, malgré sa sympathie pour notre engagement chrétien, il trouvait que nous allions un peu trop loin. «Vois-tu, Alec, me dit-il un soir durant une de nos conversations, je crois que tu as tendance à trop mettre ta confiance en Dieu. Comprends-moi bien, je suis croyant mais on ne peut pas tout attendre de la religion, croire qu'elle va tout faire pour vous. La vie m'a enseigné que cela ne marche pas.»

Peut-être ne l'ai-je pas convaincu de la puissance de Jésus-Christ mais qu'il y ait eu une évolution en lui, cela est indéniable, même s'il ne l'admettrait pas forcément. Ainsi, je suis sûr que la relation d'amitié et de respect qu'il avait établie avec Arthur l'a aidé à comprendre Mugabe lors de leur rencontre secrète après les élections de 1980. Ce fut une réunion d'une importance capitale puisqu'elle permit d'éviter un coup d'état militaire qui aurait replongé le pays dans une guerre sanglante. De façon inattendue, les deux hommes s'étaient respectés, ce qui n'aurait sans doute pas été possible si mon père n'avait pas eu l'occasion, au cours des années précédentes, de rencontrer des Noirs de qualité remarquable.

En fait, mon père prit le monde entier par surprise, quand à fin 1976 il annonça à la télévision, qu'il acceptait le principe d'un gouvernement par la majorité noire. Il se passa encore bien du temps jusqu'aux réunions de Lancaster House à Londres qui entérinèrent le changement. Il coula encore beaucoup de sang mais c'était un premier pas. Jusque là, il avait affirmé: «Jamais de mon vivant, pas avant mille ans!» Maintenant, il disait: «Dans un avenir prévisible.» C'était un grand saut. Il me raconta plus tard que, ce jour là, alors qu'il faisait sa déclaration devant la caméra, il avait senti la main de Dieu sur son épaule.

Arthur et moi étions très stimulés de voir que peu à peu, nos convictions s'imposaient. Des gens influents nous écoutaient et il semblait qu'un certain enthousiasme se développait à la base. Mais ce n'était qu'une goutte dans l'océan. C'était comme remonter un escalier roulant à contre-sens. La situation générale se détériorait. Les solutions diplomatiques échouaient les unes après les autres, la conférence des Chutes de Victoria en 1975, les discussions de Genève en 76, les propositions anglo-américaines en 77. Toutes avaient abouti à une impasse.

Pendant ce temps, la moyenne quotidienne des morts s'était élevée de huit à trente, sans compter les nombreux blessés et sans abris. Des bruits couraient sur les terribles atrocités perpétrées des deux côtés. La situation devenait de plus en plus incontrôlable. Des civils étaient pris dans les échanges de coups de feu entre les forces de sécurité et les rebelles. Parfois, des factions de guérilla opposées réglait leurs comptes. C'était le chaos, chacun suivant sa propre loi. Les maquisards s'attaquaient à des villages africains pour violer, piller, massacrer, exiger des otages et forcer les villageois à leur donner de la nourriture. Le lendemain, les soldats blancs s'emparaient des villageois

pour les torturer et obtenir des informations. L'horreur succédait à l'horreur.

18. Elisabeth

Elisabeth était différente. Je l'ai rencontrée quelques mois après avoir fait la connaissance d'Arthur. J'étais allé en Suisse, pour aider à animer une rencontre de jeunes dans un endroit appelé Caux. C'est là que se trouve un centre international du Réarmement moral. Nous étions environ une centaine, partagés en plus petits groupes avec des responsabilités variées. Le nôtre était chargé des repas. Nous devions préparer la nourriture, mettre la table, et assurer le service. Nous nous retrouvions le matin pour des études bibliques et des moments de prières, ou pour des discussions sur des thèmes politiques et sociaux.

Dès le début, je remarquai Elisabeth. Non seulement parce qu'elle était ravissante, ce qui était indéniable, mais parce qu'il émanait d'elle une paix extraordinaire. C'est difficile à expliquer, mais j'aimais ce qu'elle avait l'air d'être. Quand je l'entendais intervenir dans les discussions, j'avais l'impression que nous étions en harmonie. Il y avait quelque chose en elle qui me donnait un sentiment de paix et de sécurité.

Et voilà! Pas de sonneries de cloches, pas de coup de foudre aveuglant. Nous n'eûmes aucun tête à tête, je crois bien que nous ne nous sommes jamais parlé seul à seul. Plus je l'observais et l'écoutais, plus j'étais convaincu d'être en présence de quelqu'un de spécial.

Peu à peu, la maison fut envahie de jeunes, venant de toute l'Europe. Ils étaient plusieurs centaines, avec

leurs souliers de marche et leurs transistors, avec leurs questions, leurs problèmes et leur attente. Il y avait parmi eux quelques jeunes filles très charmantes mais, durant les semaines de remue-ménage qui suivirent, Elisabeth se fraya un passage dans ma vie. Et puis, un jour, elle disparut.

La conférence des jeunes était terminée et la plupart d'entre eux rentraient chez eux. Il ne restait que ceux qui organisaient la session suivante. J'avais pris pour acquis qu'Elisabeth était là pour toute la saison. Mais ce matin-là, elle n'apparut pas à la réunion.

Je la cherchai pendant toute la journée, m'attendant à tous moments à la voir apparaître dans les escaliers ou dans un couloir. En vain. Vers la fin de l'après-midi, j'étais très agité. En cherchant mon courrier, je remarquai qu'il y avait une lettre dans le petit casier marqué à son nom. Quel soulagement! Elle devait être partie pour la journée. «Je peux donner cette lettre à Mademoiselle ...» dis-je à la responsable de la distribution, essayant de paraître indifférent.

«Non, ne vous en faites pas, elle est retournée en Norvège. Je lui ferai suivre son courrier.»

Retournée en Norvège, elle? Je ne pouvais pas le croire. J'étais indigné. Comment pouvait-elle repartir ainsi? J'avais imaginé l'été s'étirant sans fin devant nous dans une sorte de rêve merveilleux et ininterrompu. Comment pouvait-elle simplement disparaître de ma vie? Je sentais presque la rage monter en moi.

Ce soir-là, j'écrivis une longue lettre, ce qui est chez moi le signe d'une agitation intérieure intense. Dans le meilleur des cas, j'arrive à peine à écrire une carte postale. Je lui faisais part de mes sentiments avec toute la confusion dont j'étais rempli. Elle me répondit par retour de courrier. Sa lettre était directe, sans détours. Elle m'annonçait sans aucun signe d'hésitation qu'elle ne ressentait pas la moindre inclination pour moi.

J'étais effondré, écrasé. Le beau château de sable édifié dans ma tête s'était écroulé sous un raz de marée. Je ne crois pas être jamais retombé sur terre si brutalement. Sa lettre ne me laissait aucun espoir. Comme si une allumette avait été éteinte avec une pompe à incendie.

Je décidai de fuir et, encore en état de choc, je pris le train pour Genève. J'y arrivai à 9 heures 30 du matin et entrai dans le premier bistrot. Je n'eus même pas l'idée de prier. Je ne pensais pas à Dieu. Je n'avais qu'une idée, effacer la douleur. J'essayai tous les cafés et toutes les bières que Genève pouvait offrir. Je vis la ville sous tous ses angles y-compris celui du caniveau. J'étais rond comme une barrique.

Je me réveillai sur un banc, dans la gare où j'avais passé la nuit en compagnie d'ivrognes et de hippies. J'avais froid, une gueule de bois terrible, l'estomac vide et plus un sou en poche. J'étais plein de remords et horriblement triste. Heureusement, j'avais un billet de retour et je traînai jusqu'au prochain train. Mais je ne pouvais pas retourner à la conférence dans l'état où j'étais. J'appelai alors John McCauley qui travaillait à la fondation *L'Abri*, non loin de Caux. John et moi étions des amis de longue date, nous nous connaissions déjà à l'époque où je me droguais, bien que dans ce domaine, il n'ait jamais été aussi loin que moi. Maintenant, il était à plein temps dans un travail chrétien et je savais que je pouvais lui confier toute ma peine et ma honte. C'était un ami sûr.

On s'est promené, on a mangé une pizza dans un petit restaurant italien, bu du café et prié. Je lui racontai tout. Il me parla de Dieu, essaya de remettre tout cela dans son contexte mais surtout, il m'écouta et c'est ce qui me fit le plus de bien.

Et ce fut tout. Les deux jours précédents avaient été tellement intenses qu'ils endormirent en moi la dou-

leur. Dans ma tête, au moins, je compris que c'était terminé. Comme je ne pouvais absolument rien faire, j'effaçai Elisabeth de ma mémoire. L'été passa et ma vie continua.

Durant les deux années qui suivirent, une ou deux jeunes filles retinrent mon attention mais sans plus. J'étais très absorbé par mon travail et mes émotions étaient suffisamment sollicitées par la guerre et mes voyages avec Arthur.

Pendant l'été de 1977, je fus invité à Londres pour participer à une émission de télévision. Sur le chemin de retour, je décidai de passer par Caux pour voir si je pouvais donner un coup de main pendant quelques jours. Je n'avais même pas imaginé qu'Elisabeth pouvait y être. J'avais cessé depuis longtemps de penser à elle.

Mais elle était là. Je la vis immédiatement en entrant dans la salle à manger et le sombre épisode remonta en moi. Je restai cloué sur place et elle dû sentir ma présence. Elle me regarda et elle aussi sembla troublée.

On se retrouva dans le même groupe de discussion, sans l'avoir cherché. Chaque fois que nos regards se rencontraient, je me rendais compte que le sien me disait plus qu'un simple salut. Elle paraissait aussi troublée que moi mais comment savoir ce qui se passait en elle? J'oscillais entre l'impression qu'elle était ennuyée que ce zouave soit revenu d'Afrique pour la déranger et l'espoir que peut-être je ne lui étais pas indifférent.

Un soir, après avoir prié, je décidai que nous devions nous parler, mettre les choses au clair. Il me fallut quatre jours pour trouver le courage de l'aborder. Quand je le fis, j'étais à la veille de mon départ.

Elle me proposa de nous rencontrer à la bibliothèque mais il y avait trop de monde. Nous sommes sortis

et avons abouti à la buvette de la gare où, devant des cafés bien tassés, nous avons commencé à parler.

Elisabeth me parla d'elle. A l'époque de notre première rencontre, elle était amoureuse d'un jeune pasteur, très engagé, qui voulait l'épouser. Humainement, cela paraissait idéal. Elisabeth me raconta combien elle avait désiré ce mariage mais que, dans la prière, elle avait senti que Dieu lui disait de refuser. Cela n'avait pas été facile.

J'étais bien placé pour comprendre et très touché qu'elle se montre si ouverte.

On parla de l'Afrique, de la guerre qui se déroulait dans mon pays, de mes espoirs qu'une solution intervienne dans la paix. Je lui racontai le travail en coulisses que nous faisons. Je lui parlai d'Arthur et de mon père.

A la fin de la soirée, notre café était froid dans nos tasses. Je l'avais à peine quittée du regard mais nous nous sentions libres, soulagés de pouvoir nous regarder sans devoir cacher nos sentiments. Nous avions une impression de sécurité et d'amitié. Je savais que j'étais amoureux fou d'elle. Elle hésitait à faire confiance à ses sentiments, ce qui était bien compréhensible mais, malgré tout, je l'entendis prononcer des mots que je n'osais pas espérer: elle était en train de tomber amoureuse de moi.

Ce soir-là, sans nous être concertés, nous avons, chacun de notre côté, redonné nos vies à Dieu. Nous lui laissons l'entière responsabilité de notre avenir. En nous quittant, le lendemain, nous n'avions pas de projets. Nous décidâmes de ne pas essayer de garder le contact. Si Dieu voulait le mariage pour nous, il nous le montrerait; sinon, nous serions heureux de sa décision. Nous lui avons donné les rênes et c'était une remarquable expérience de libération.

Je retournai en Afrique et m'immergeai dans mon travail, convaincu que Dieu me dirait que faire au sujet d'Elisabeth en temps voulu. Et c'est exactement ce qui se passa.

Environ une année plus tard, j'étais attablé dans un réfectoire de l'armée avec un groupe d'hommes, rappelés comme moi. Nous étions tous très déprimés par la guerre et je me sentais très découragé. Ils parlaient de leur femme et leur famille et tout d'un coup, je me dis: «Ça y est, c'est le moment! Je dois aller retrouver Elisabeth.» Je n'avais aucune hésitation mais je ne savais pas où elle se trouvait, ni ce qu'elle faisait. Je n'avais pas eu de ses nouvelles. M'avait-elle seulement attendu? J'étais certain que le moment de la revoir était venu, mais sans la moindre idée de la manière dont je devais m'y prendre.

A la première occasion, j'allai en ville et achetai un billet d'avion pour l'Europe. Je me souviens avoir pensé que c'était beaucoup d'argent pour juste un «sentiment». Mais je décidai de me rendre au centre de conférences de Caux puisque c'était là qu'on s'était rencontrés. Sûrement qu'elle y serait.

Trois semaines plus tard, j'étais dans l'avion, en route pour la Suisse. J'étais confiant qu'elle serait là, à m'attendre. Mais je me trompais. Elle n'était pas là.

Pendant deux semaines, j'attendis, dévisageant tous les nouveaux arrivants, présent dans le hall d'entrée chaque fois qu'un autocar était annoncé. Mais elle ne vint pas. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Est-ce que Dieu se jouait de moi?

Finalement, en désespoir de cause, j'en parlai à Jens, un Norvégien qui connaissait bien Elisabeth. A contre-cœur, je lui racontai tout. Il m'écouta patiemment sans me laisser voir qu'il avait déjà tout entendu une année auparavant d'Elisabeth elle-même. Quand j'eus terminé, il me conseilla de lui écrire pour lui

exprimer ce que je ressentais. Par égard pour elle, ne devais-je pas la préparer avant de lui faire une demande en mariage?

Mais je ne pouvais pas écrire. Je n'ai jamais été fort pour les lettres et de toute façon, j'étais trop tendu pour le faire. J'avais agi sur la conviction que Dieu m'avait dit de venir en Europe et dépensé une petite fortune en billet d'avion. Envoyer maintenant une lettre me semblait dérisoire. Bref, j'en avais marre. Je me souviens d'avoir marmonné: «O.K., Seigneur, c'était sympathique. Je me suis bien amusé et maintenant je retourne en Afrique.» Et avec une grimace intérieure, je claquai la porte sur mon avenir et me préparai à rentrer.

Mon billet passait par Londres. Je savais que de Genève il y a huit ou neuf vols quotidiens pour l'Angleterre et pensais que je n'aurais pas à attendre longtemps. Mais en arrivant à l'aéroport, j'appris qu'un avion venait de décoller et que les suivants étaient tous complets. Je devais attendre jusqu'au lendemain.

Quelle poisse! Je téléphonai à des amis et demandai à passer la nuit chez eux. Je laissai mes bagages à l'aéroport et allai me balader en ville, revivant dans mes pensées cet autre jour, trois ans auparavant, où j'avais essayé de noyer dans la bière mon chagrin et mes souvenirs.

J'en étais à ma troisième tasse de café, quand je décidai soudain de lui téléphoner, pour voir, en dernier ressort. Je n'avais pas grand espoir de la trouver et je ne savais pas ce que j'allais lui dire.

Téléphoner à l'étranger en Europe est étonnant. On décroche le récepteur, compose le numéro, et on se retrouve en Norvège, ou en Suède, ou en Islande. Le problème c'est qu'on ne sait jamais où on en est car les tonalités sont différentes de chez nous. J'allais raccro-

cher, convaincu que la ligne était occupée, quand j'entendis une voix de femme dire quelque chose en norvégien qui devait être: allô.

– Allô, dis-je, me sentant un peu bête, puis-je parler à Elisabeth, s'il vous plaît?

– Oui, ici Elisabeth, Alec, j'attendais ton téléphone.

Je passai trois jours à Oslo dans la famille d'Elisabeth, à attendre. Le jour où j'avais téléphoné, elle avait rêvé que j'allais le faire, mais le rêve ne lui avait pas dit que répondre! Pendant trois longues journées, on parla, et on se promena. Je me serais lancé tête baissée dans le mariage mais Elisabeth voulait être sûre que Dieu nous avait donné sa bénédiction. Le soir, je rentrais chez ses cousins qui me servaient du thé et des cornflakes avant que je ne me couche. Ils gardaient un silence plein de discrétion, tandis que je sentais mes espoirs s'évanouir une fois de plus.

Je crois que Dieu conduit souvent à un point d'abandon avant qu'il ne donne ce que vous souhaitez. Cela permet de voir si votre obéissance passe avant votre désir. Il en fut ainsi pour moi. Le quatrième matin, dans ma prière, j'abandonnai toute attente et confiai Elisabeth une fois pour toutes à Dieu. J'en étais arrivé au point où je pouvais accepter qu'elle me dise non. Je savais que mon amour pour Dieu et mon désir de le servir étaient plus grand que mon désir d'avoir Elisabeth. Mais cela ne m'apporta aucune joie. Je désirais tant épouser Elisabeth. Je l'aimais et je la voulais mais je la laissai aller.

Ce matin-là, c'est elle qui devait venir chez les cousins et quand elle entra je pris mon courage à deux mains pour lui annoncer ma décision. Qu'elle était jolie!

– J'ai quelque chose à te dire, lui dis-je, voulant en finir au plus vite.

– Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire, me répondit-elle.

Ma hâte de parler s'apaisa.

– Commence, lui dis-je.

– Je suis sûre de ma réponse maintenant, Alec, c'est oui!

Je suis encore étonné de voir que deux personnes élevées si différemment et sachant si peu l'une de l'autre puissent se sentir proches. Nos vies se sont imbriquées l'une dans l'autre comme un puzzle et l'image produite est cohérente.

Si j'avais voulu me marier avant de connaître Elisabeth, j'aurais pensé à quelqu'un de mon pays ou de Grande Bretagne, quelqu'un avec qui j'avais des racines communes. Mais une Norvégienne! Et pourtant nous avons une compréhension mutuelle qui ne cesse de m'émerveiller.

Le fait d'avoir attendu et fait confiance à Dieu est très important pour nous. Notre mariage est cimenté dans sa volonté. Nous savons d'où nous venons et où nous allons. Pour Elisabeth et moi, il n'y a pas d'échappatoire. Quand les difficultés viennent, ce qui arrive dans tous les mariages, nous avons la sécurité de savoir que Dieu peut nous montrer comment en sortir et continuer.

Nous nous sommes mariés à Oslo, le 9 juin 1979. Après quelques semaines de lune de miel au milieu des fjords et des forêts, choyée par tous ses amis et connaissances, Elisabeth fit ses valises pour transporter sa vie en Afrique et entrer dans la mienne.

19. La guerre et ses conflits

La guerre vous change. Comme tous les jeunes Blancs, j'ai été mobilisé. Six semaines à l'armée et six semaines à la maison, cela dura pendant des années et les conséquences furent terribles aussi bien dans la vie familiale que professionnelle. Bien des jeunes Rhodésiens soumis à ce régime ne terminèrent jamais leurs études. Les couples subissaient une tension très forte. Les femmes apprenaient à se débrouiller sans leurs maris, puis ceux-ci revenaient, les forçant à de constantes réadaptations, ce qui mettait leur psychisme à dure épreuve. La peur dans laquelle nous vivions empoisonnait toutes les relations personnelles.

Pour moi qui côtoyais des nationalistes noirs que j'aimais et respectais, cette guerre était un cauchemar. Les objecteurs de conscience n'étaient pas reconnus et si j'avais refusé de me battre, on m'aurait mis en prison, ce qui aurait mis un terme au travail que j'accomplissais avec Arthur.

Quand la guerre avait commencé cependant, je ne connaissais pas Arthur et j'avais cru à la propagande du gouvernement. On nous décrivait les nationalistes comme des marxistes convaincus. Et à vrai dire, Mugabe lui-même ne cachait pas son allégeance à l'idéologie marxiste. Comme la plupart de nos contacts avec les guérillas se faisaient par fusil interposé, nous n'avions aucune chance de savoir la vérité. Ainsi, même en tant que chrétien, je m'étais mis à penser que je me battais pour une juste cause. Un «terroriste marxiste» était quelqu'un qu'on avait le droit de haïr et on nous encourageait à ne pas avoir de remords si on en avait tué un. Grâce à mes contacts avec Arthur, je commençai à voir les choses différemment. Lorsqu'on découvre que la personne qu'on a tuée est rhodésienne

comme vous, un compatriote, qui par désespoir de ne pas arriver à se faire entendre autrement, utilise la force pour exprimer sa colère et rétablir la justice, alors tout change en vous.

Plus j'en apprenais d'Arthur, plus cela devenait pénible. Le gros des troupes noires était composé d'Africains dont l'objectif était la liberté. Il y avait bien sûr des marxistes parmi eux mais la majorité étaient des nationalistes qui luttait pour leur liberté et leur dignité.

Qui n'a jamais fait la guerre, ne peut pas comprendre ce qu'on ressent quand on sait qu'il y a une poignée d'inconnus cachés derrière une colline prêts à vous tuer. Ils sont armés jusqu'aux dents avec les armes et les grenades les plus modernes et ils ne vont pas vous demander vos opinions politiques avant de vous faire sauter. La situation n'est pas très propice à la conversation, ni aux échanges philosophiques sur les avantages et les inconvénients du pacifisme. Une fois sur le terrain, il y a «eux» et «nous». Ils deviennent «l'ennemi». Votre instinct premier est de vous défendre et vous devenez aussi rusé que tous ceux qui se sentent pourchassés ou qui pourchassent. C'est là ce qui est moralement et psychiquement le plus déroutant dans le jeu de la guerre.

Quand je rentrais à la maison, je retrouvais des combattants et ceux qui les soutenaient dans l'église d'Arthur. Nous évoquions le problème ensemble. Nous ressentions tous la même chose, que la réalité devait être autre et que nous nous étions égarés dans un jeu terrible que nous n'avions pas choisi de jouer. Beaucoup d'entre eux aussi, tout en étant convaincus de la justesse de leur cause, haïssaient la violence mais ils se seraient fait taxer de traîtres et peut-être tuer s'ils avaient abandonné la lutte. Nous étions les uns et les autres prisonniers de notre propre propagande.

Arthur priait avec nous avant que nous ne retournions nous battre, non pas pour que Dieu donne la victoire à l'un ou l'autre camp, mais juste pour qu'il nous protège. C'est tout ce que nous pouvions faire, prier les uns pour les autres. Ensuite, nous partions avec nos fusils pour participer à cette farce macabre et désolante. Dans une guerre, tout le monde est perdant.

Mes conflits intérieurs augmentaient en même temps que ma compréhension de la situation. Faire le tri dans le fatras de la propagande, du matraquage et de mes émotions prenait du temps et de l'énergie. Plus je me battais contre les gens avec lesquels je voulais me réconcilier, plus je m'acharnais à instaurer la compréhension entre les deux parties. Je saisisais toutes les occasions de prêcher la réconciliation et parlais à chacun des nouvelles perspectives qu'Arthur m'avait fait découvrir. Bon nombre de mes collègues, dont certains avaient été dans l'armée depuis des années, entendaient pour la première fois un autre point de vue que le leur. Plus la guerre évoluait et plus ils étaient prêts à m'écouter. Ils avaient d'ailleurs entendu parler de mon travail avec Arthur par les journaux. Ils comprenaient son importance. Après avoir vu des Noirs massacrés tomber à nos pieds, les entrailles ouvertes, ils savaient que ces questions de réconciliation n'étaient pas de la frime.

Je ne pouvais accepter certains aspects de la guerre, ni les chasser de mon esprit. Je me souviens du jour où on nous donna l'ordre de tirer sur un petit garçon de deux ans. Il courait dans une zone interdite et il n'entendait pas nos appels. Les autres obéirent. Moi pas. Je ne pouvais pas et j'aurais été prêt à donner mes raisons en Cour martiale.

Pendant ce temps, le monde extérieur augmentait sa pression sur mon père pour qu'il négocie avec l'ANC.

Nos voisins, en particulier la Zambie, la Tanzanie et le Mozambique étaient de plus en plus impliqués dans les activités de la guérilla car celles-ci ne respectaient pas les frontières. Tout le monde avait peur que cela ne dégénère en une guerre africaine, où l'est et l'ouest essaieraient de faire valoir leurs prétentions. (En dehors des influences américaines et britanniques, les forces de Nkomo, basées en Zambie, étaient armées et financées par les Russes puis par les Cubains. Tandis que celles de Mugabe, basées au Mozambique, étaient soutenues par les Chinois.) La loi martiale avait été décrétée dans tout le pays et la guérilla, qui utilisait des moyens de plus en plus sophistiqués, devenait de plus en plus efficace.

Mugabe et Nkomo se rapprochaient et avaient formé une association un peu vague appelée le Front Patriotique. On ne savait que penser de cet accord car leurs positions idéologiques et leurs personnalités étaient très différentes. Mugabe n'appréciait guère que Nkomo soit de mèche avec les Russes alors que lui-même était beaucoup plus avisé idéologiquement. Le bruit courait que Nkomo pouvait être acheté, tandis qu'on estimait en général Mugabe incorruptible, quelle que soit l'opinion que l'on se faisait de lui. A cette époque, les hommes de Nkomo étaient de meilleurs combattants, mais ceux de Mugabe étaient mieux préparés politiquement. Ils tenaient des réunions pendant la nuit dans les villages pour expliquer ce qu'ils faisaient et endoctriner les gens. Avec leurs points forts combinés, ils étaient redoutables.

C'est sur cette toile de fond d'une opposition renforcée qu'un accord entre mon père et l'évêque Muzorewa fut signé, le 3 mars 1978. Il mettait au point les détails d'un gouvernement de transition qui conduirait le pays à l'indépendance et au pouvoir noir le 31 décembre de la même année. Mais Muzorewa ne

représentait pas le Front Patriotique et la guerre risquait fort de continuer.

Un gouvernement intérimaire, appelé Conseil exécutif devait être mis sur pied et mon père devait passer ses pouvoirs à l'évêque. Le parlement garderait sa formation actuelle et chaque ministère aurait deux ministres, un Noir et un Blanc, qui se partageraient le travail. Le conseil de guerre suprême resterait cependant dans les mains des Blancs, au moins jusqu'aux élections générales qui devaient avoir lieu à la fin de l'année. Mon père signa cet accord mais le coeur n'y était pas.

20. Le pion des Blancs

Notre joie était tempérée par des hésitations. Nous étions devenus une société yo-yo, passant des sommets de l'espoir aux profondeurs de la déception. De nombreux pourparlers avaient conduit à des impasses, que ce soient les discussions sur les navires *Fearless* et *Tiger* ou ceux conduits avec le ministre britannique Alec Douglas-Home. Certains parmi nous étaient pourtant prêts à penser qu'on s'acheminait vers la fin du gouvernement minoritaire. Pour Arthur et moi, et pour bien d'autres, ce fut une période d'éphémère euphorie. Les Noirs que nous connaissions avaient quelques espoirs, bien que d'un point de vue historique, ils eussent toutes les raisons d'être méfiants. Aucun plan jamais proposé par les Blancs n'avait pris en compte leurs aspirations. Arthur, qui était à ce moment-là trésorier de l'ANC avait été nommé président du comité de liaison avec la guérilla. Il fit de fréquents déplacements

dans la brousse, souvent au péril de sa vie, pour encourager les combattants à accepter l'accord du 3 mars. Beaucoup le crurent et se déclarèrent prêts à déposer les armes, dans l'espoir qu'allait leur être accordé ce pour quoi ils avaient combattu.

Hors du pays, l'accord du 3 mars fut accueilli sans enthousiasme. Le Front Patriotique, qu'on n'avait pas du tout consulté, n'y vit qu'une ruse. Le reste du monde aussi. Les Britanniques et les Américains le rejetèrent. Tous nos pays voisins firent de même, ainsi que le Conseil de Sécurité des Nations Unies et l'Organisation de l'Unité africaine. Quant à nous, il nous fallut quelques semaines pour comprendre ce qui se passait.

Ce qui nous trompa au début fut de voir le nouveau gouvernement, apparemment dirigé par l'évêque Muzorewa, prendre des mesures positives. Dans la vie quotidienne, plusieurs signes de discrimination raciale furent abolis. On ne pouvait plus refuser de servir des Noirs dans les restaurants. Les hôtels furent ouverts à tous et un nombre grandissant d'enfants africains admis dans les écoles blanches. Sur le plan national, la liberté d'action fut rendue aux partis de Nkomo et de Mugabe, le ZANU et le ZAPU. Les détenus politiques furent relâchés. Le gouvernement promit de supprimer le statut des «villages protégés», qui assignait en quelque sorte à résidence les villageois soupçonnés de sympathie pour la guérilla. L'amnistie fut offerte à tous les combattants qui choisissaient de rentrer chez eux.

Il fallut pourtant se rendre à l'évidence. Les choses n'étaient pas aussi roses qu'on l'avait cru de prime abord. Les nouvelles lois qui devaient abolir la discrimination dans des domaines tels que la propriété foncière, le logement, l'éducation et les soins médicaux, remplacèrent en fait des privilèges basés sur la race,

par ceux basés sur la richesse, ce qui en Afrique revenait au même.

Quant au pouvoir, il était bien clair qu'il n'allait pas vraiment changer de mains.

Les Africains n'avaient aucune promotion à des postes de responsabilités dans le pays. L'armée et l'aviation militaire étaient encore dans les mains des Blancs. Les choses se gâtèrent vraiment quand le ministre associé de la Justice et de la Police, Byron Hove, fut démis de ses fonctions un mois seulement après avoir été élu.

Byron Hove était un grand ami d'Arthur et il participait parfois aux réunions du «cabinet de conscience». C'était un jeune avocat dont la nomination nous avait enchantés. Quelques semaines après avoir pris ses fonctions, il suggéra, dans un discours modéré, qu'il faudrait permettre aux Africains des promotions plus rapides dans le service judiciaire et dans la police. Jusqu'à ce jour, les Africains ne pouvaient pas accéder à un grade supérieur à celui de sergent, même s'ils avaient été dans la police depuis trente ans, et il y avait peu de Noirs dans les postes supérieurs de la magistrature.

Sa suggestion provoqua un tollé général. Les Blancs étaient horrifiés. La police et la justice avaient toujours été des bastions de la suprématie blanche et l'idée que des Noirs pourraient y être promus à des postes responsables touchait au sacrilège. Mon père fit savoir à l'évêque Muzorewa que ce nouveau ministre devait s'en aller et Muzorewa transmit l'ordre à Byron Hove. Cet événement anéantit notre espoir que Muzorewa pourrait être un porte-parole de l'Afrique noire.

Arthur nous fit savoir que les contacts avec la guérilla avaient été rompus car ses chefs estimaient que les Blancs restaient en définitive les maîtres incontestés du

pays. Ils accusèrent l'évêque de n'être qu'un pion manipulé par le Front rhodésien.

C'était triste et difficile à avaler. Muzorewa était sans doute la personnalité politique la plus populaire du pays à cette époque. Il avait la confiance des Noirs et des Blancs. Si seulement il avait pu démontrer qu'il était réellement aux commandes et que son objectif était le changement, il en serait sorti victorieux. Mais nous dûmes nous rendre à l'évidence que ce n'était pas lui qui gouvernait véritablement, et qu'il n'avait pas vraiment envie d'amener des changements sociaux. Je me suis souvent demandé si son ascension si soudaine l'avait corrompu. Il avait l'air de se satisfaire d'être premier ministre et de ne pas vibrer pour son peuple.

Il échoua complètement dans les deux domaines où il aurait dû prouver qu'il était le maître et que les Noirs avaient un pouvoir réel. Il ne réussit pas à mettre fin au boycott infligé à la Rhodésie par le reste du monde depuis la Déclaration unilatérale d'indépendance, ni à instaurer le cessez-le-feu. La Grande-Bretagne, suivie par de nombreux autres pays, refusait en effet d'accepter un accord qui ne tenait pas compte du Front Patriotique. Elle ne reconnut pas le Gouvernement intérimaire ni ne leva les sanctions. La mise à pied de Byron Hove fut un autre coup porté aux espoirs africains et ne fit qu'ajouter de l'huile sur le feu.

Un marchepied n'est jamais reconnu pour son importance car on ne s'en sert que pour accéder à autre chose. Il serait ainsi trop facile de traiter Muzorewa de vendu car il est clair que la Rhodésie de Ian Smith n'aurait jamais pu devenir le Zimbabwe de Robert Mugabe sans une étape intermédiaire. Muzorewa était le seul Noir à qui les Blancs faisaient confiance. Son rôle a été essentiel quoiqu'à l'époque, notre opinion fût moins charitable.

A la suite du limogeage de Hove, Arthur fut exclu du parti de Muzorewa. Il commençait à mettre Muzorewa mal à l'aise car il était convaincu que l'évêque devrait travailler avec Nkomo et Mugabe et non seulement avec mon père. Pour un homme qui craignait des rivaux politiques, cette suggestion n'était pas la bienvenue. De plus, il avait protesté auprès de Muzorewa lorsque celui-ci avait destitué Hove. Ce fut le dernier assaut à une relation qui se tendait de plus en plus. Arthur se fit mettre à la porte, mais il en fut presque soulagé. Cela lui permettait de travailler avec tous les bords et d'essayer de les réunir dans une nouvelle initiative de paix. Il fut très près de réussir.

Chez moi, la vie n'était pas facile non plus. J'essayais de faire comprendre à mon père ce qui se passait et que le renvoi de Byron Hove avait miné la confiance des gens. Mais mon père ne voulait rien entendre. Il jouait ses propres cartes. Il soutenait l'évêque Muzorewa parce qu'il voyait en lui un homme faible et que son objectif était de protéger les intérêts de la communauté blanche. Il était à peu près sûr qu'avec l'évêque, rien ne changerait radicalement.

Arthur n'était pas seul à vouloir réunir les différents groupes. Les pressions se faisaient sentir du monde entier pour que le gouvernement provisoire organise des rencontres avec tous les partis. Mais mon père ne voulait rien savoir de Mugabe, qui, il faut le reconnaître, faisait figure de terroriste. Il avait cependant eu des conversations secrètes avec Nkomo pour tenter de le persuader de rentrer et de prendre un poste dans le gouvernement. Mais sans succès. Pour une fois, Nkomo ne voulait rien faire sans Mugabe. Finalement, tous les espoirs de négociations avec le Front Patriotique furent anéantis par un terrible événement.

Le 3 septembre 1978, les forces de Nkomo abattirent, au moyen d'un missile sol-air Sam 7 de fabrica-

tion russe, un Viscount de l'aviation civile rhodésienne qui volait de Kariba à Salisbury. Trente-huit passagers et membres de l'équipage y laissèrent leur vie mais il y eut dix-huit survivants. Alors qu'ils titubaient hors des broussailles, traînant leurs blessures, les soldats de la guérilla les massacrèrent, l'un après l'autre, y compris les femmes et les enfants. Ils n'en épargnèrent que huit.

Chez les Blancs, l'horreur fut à son comble. Nous assistions avec désespoir à la montée de la haine et de la vengeance contre lesquelles nous avons tant combattu. En signe de représailles, les forces de sécurité attaquèrent le camp de transit de Nkomo en Zambie. Plus de trois cents personnes perdirent la vie et le nombre des blessés s'éleva à mille cinq cents.

Les combats redoublèrent de férocité. Dans les mois qui suivirent, on estima que dix mille Noirs avaient rejoint la guérilla et la guerre coûtait cinq cent mille livres sterling par jour au gouvernement.

On mobilisait maintenant tous les hommes de moins de cinquante ans. Il y avait même des projets de mobilisation des Noirs. Dans les régions rurales contrôlées par la guérilla, la vie quotidienne était complètement désorganisée. Les impôts n'étaient plus payés, les conseils locaux ne fonctionnaient plus, les écoles et les missions étaient fermées de force. La production agricole souffrait énormément et les services vétérinaires étaient tellement restreints qu'un demi-million de têtes de bétail moururent durant cette année, ce qui équivalait à une perte d'environ trente millions de livres.

La guérilla commença à concentrer ses attaques sur les écoles et sur les fermes blanches isolées. On voyait se dessiner un développement nouveau et effrayant. Des combattants noirs abandonnaient leurs armées et formaient des groupuscules autonomes, qui intimi-

daient les Noirs des régions rurales et se lançaient dans des attaques incohérentes. On était en plein chaos.

Personne ne croyait plus au gouvernement provisoire et personne ne s'étonna lorsque mon père annonça le report des élections et de l'installation d'un gouvernement à majorité noire prévu pour le 31 décembre.

Avec la pression qui augmentait, notre «cabinet de conscience» se réunit plus fréquemment. Nous étions toujours convaincus que Dieu avait une autre voie pour notre pays mais nos prières étaient plus angoissées. Les services religieux mixtes d'Arthur continuèrent et le mouvement à la base se développa, en dépit, ou peut-être à cause, des pertes que chacun maintenant endurait dans sa famille et parmi ses amis.

21. Mort pour la vérité

Arthur était de plus en plus hanté par la pensée que des hommes se faisaient tuer. Même dans ses rêves, il voyait les jeunes qui se battaient dans la jungle. Il les aimait et ne pouvait oublier qu'au départ, il les avait lui aussi recrutés et envoyés là où ils se trouvaient maintenant. Il n'avait plus qu'une idée en tête, mettre fin à la guerre. Il répétait inlassablement: «Notre peuple a assez souffert, notre peuple a assez souffert.»

Un jour, nous étions réunis, un groupe de Noirs et de Blancs, et nous parlions de la peur. La peur fausse le jugement, elle paralyse et vous empêche de faire le bien, même si vous le désirez. Comment pouvions-nous en être libres dans une situation pareille? C'est alors qu'Arthur nous annonça qu'il avait un plan. Il

allait partir en Zambie et au Mozambique pour voir Nkomo et Mugabe et essayer de les réunir dans une nouvelle tentative de paix.

Nous sommes restés sans voix. La guerre était à son paroxysme, les hommes désespérés et prêts à tout. L'idée de passer la frontière pour une conversation amicale paraissait terriblement dangereuse. Et pour aboutir à quoi?

«Qu'as-tu à leur dire, Arthur? Que peux-tu faire qui n'a pas déjà été fait?»

Il resta inflexible. Il se sentait poussé par Dieu à amener ces deux hommes à négocier avec le gouvernement provisoire.

«Comment pouvez-vous vous lier d'amitié avec vos ennemis si vous ne les voyez jamais?» nous dit-il. Il voulait que les adversaires se rencontrent pour qu'ils voient ce qu'ils avaient en commun et comprennent que les gens avaient assez souffert. J'étais aussi inquiet à son sujet que les autres.

– Mais Arthur, ce sera très dangereux. Tu risques de te faire tuer avant même d'y être. Et une fois mort, à quoi serviras-tu? Tu perds ton temps.

– Cher frère Alec, répondit-il avec son bon sourire, en se penchant vers moi, je n'ai pas peur de mourir. On devra tous mourir un jour. Ce qui importe, c'est ce qui nous animera au moment où nous rencontrerons la mort.

Durant les jours qui suivirent, tout le monde essaya de le dissuader, Henry, Hugh et les autres. Mais rien n'y fit. Dieu lui avait dit d'aller, il irait.

Les nouvelles nous parvinrent par bribes. Il s'était rendu à Lusaka où Byron Hove l'avait rejoint de Londres. Ils rencontrèrent ensemble les chefs des troupes de Nkomo. Ceux-ci étaient enchantés de les voir. Les leaders de la ZAPU avaient très peu de contacts avec les gens qui vivaient à l'intérieur du pays

et souhaitaient ardemment avoir des informations précises.

La démarche auprès de Mugabe fut plus difficile. D'abord celui-ci envoya un de ses lieutenants à Lusaka pour jauger Arthur et quand on fut sûr de lui, il put rencontrer Simon Muzenda, un proche collègue de Mugabe, qui est maintenant vice-premier ministre.

Les maquisards ne furent pas tendres avec lui. Arthur avait passé la cinquantaine, mais ils le firent marcher pendant toute la nuit dans la campagne, s'attendant à ce qu'il se comporte comme un soldat bien entraîné. Il se surpassa pour rester à leur niveau et n'arrêta pas de leur parler de son amour pour le pays et de ce qu'il voyait pour l'avenir. De retour à Salisbury, exténué et malade, il dut entrer à l'hôpital.

Mais il ne regretta pas sa peine. Il avait senti une grande lassitude chez ceux qu'il avait rencontrés. Fatigués de se battre et déçus par les impasses diplomatiques continues, ils accueillirent avec soulagement tout effort sérieux de finir la guerre. Arthur avait le sentiment qu'il serait possible de collaborer mais il savait aussi que ses contacts avec eux mettaient sa vie en danger. Le parti de Muzorewa et celui de mon père se méfieraient de ses incursions dans le camp adverse.

J'allai le voir plusieurs fois à l'hôpital. On le sentait anxieux d'aller de l'avant avec son initiative de paix. Il voulait voir mon père et Muzorewa pour les informer de l'état d'esprit qui régnait dans la guérilla et des espoirs qu'il avait pour un accord.

– Ça va être dangereux, lui dis-je, mon père te recevra, tu le sais bien, mais Muzorewa ne te voit pas d'un bon œil en ce moment. Il t'a attaqué à la radio cette semaine. Tu es devenu suspect.

– Je sais, frère Alec, dit-il en riant.

Arthur s'amusait de voir mon air consterné.

Quand il fut remis, il rencontra mon père. Je n'étais pas présent à l'entretien mais je sais qu'ils se mirent d'accord. Mon père avait accepté tout ce qu'Arthur lui avait dit et l'avait assuré de son soutien si les négociations se poursuivaient. Etant donné que mon père avait jusque là refusé même de parler de Mugabe, c'était une avance non négligeable.

Ainsi, en dépit de nos peurs et de nos avertissements, Arthur avait réussi à gagner la confiance de trois de nos quatre chefs qui se faisaient la guerre. Personne n'en avait jamais fait autant. Nous reprenions espoir. Peut-être qu'après tout, Arthur allait réussir à mettre en présence des hommes qui avaient toujours refusé de se voir. Si quelqu'un avait le charisme et la foi nécessaires pour unir l'irréconciliable, c'était bien Arthur. Il avait surmonté son amertume pour le bien de tous. Quand le moment serait venu, il verrait Muzorewa.

C'était la mi-décembre. Arthur nous avait rejoints tard un soir où nous étions réunis. Quand il entra, nous fûmes tous surpris du changement en lui. Il avait rasé sa barbe, symbole du politicien nationaliste noir. En nous regardant, il éclata de rire.

«Cette année, dit-il en caressant son menton lisse, je veux passer un Noël tranquille, et voir ce que je dois encore abandonner pour me rapprocher du Christ.»

Ce fut mon dernier souvenir de lui.

Le lendemain était le 18 décembre. On apprit plus tard que deux jeunes Noirs étaient venus jusqu'à l'entrée de son jardin et avaient demandé à le voir.

– Fais attention, Papa, lui avait dit son fils, qui n'aimait pas leur allure. Ces types ne me reviennent pas.

– Ne t'en fais pas, Noble, avait-il répondu en lui tapant sur l'épaule et en se dirigeant vers le portail.

Gladys, sa femme, observait la scène par la fenêtre.

Les deux jeunes gens lui demandèrent de les conduire vers son église, mais on ne sait pas sous quel prétexte. Arthur les emmena dans sa voiture et quelqu'un le vit conduire en direction de la ville.

Le lendemain, on retrouva la voiture à cinquante kilomètres de Salisbury. Son corps était allongé à côté, transpercé de balles.

Arthur était prêt à mourir. Depuis plusieurs mois qu'il agissait comme intermédiaire, il savait qu'il n'en avait plus pour longtemps. Il nous avait même dit une fois que chacun de ses jours était un cadeau de Dieu. Quand il avait dit à sa femme qu'il allait peut-être bientôt mourir, elle s'était effondrée. «Pourquoi pleures-tu, Gladys? lui avait-il dit. Je mourrai pour la vérité.»

Mais si lui était préparé, nous ne l'étions pas. Le choc fut terrible. J'étais anéanti. Je me sentais détruit intérieurement. Je ne pouvais pas croire qu'il était mort. Il représentait tellement pour moi personnellement et avait tant fait pour le pays. Nous avions mis en lui tous nos espoirs de paix et sa mort les avait brisés.

Il m'avait donné sa confiance et son amitié. Après ma conversion, il m'avait aidé à comprendre le pouvoir du Christ et à canaliser mon désir de servir. Il m'avait fait aimer mon pays de manière nouvelle et m'avait donné une vision de ce qu'il pouvait être. Même après son enterrement, je ne pouvais pas croire qu'il était parti. Je m'attendais à tous moments à le voir au détour d'une rue, plein de vie et d'allant.

On lui rendit hommage dans le monde entier. L'église de Salisbury où se déroula le service à sa mémoire était bondée de Noirs et de Blancs de tous bords. Le *Rhodesian Herald*, notre quotidien principal écrivit: «C'est une tragédie que des hommes de ce calibre...qui ont tant fait pour le bien-être de leurs compatriotes, ne puissent vivre pour voir le fruit de

leurs efforts. Il faudra que d'autres poursuivent la tâche à leur place... N'y aura-t-il pas des gens de courage et de conviction qui voudront prendre le relais?»

Il devait y en avoir mais pas nous. Pas moi. Nous étions à bout. Nous nous retrouvions tout le temps pour parler de lui et tenter d'atténuer notre douleur mais la douleur ne s'apaise pas si facilement.

22. Le miracle de la paix

La vie continua mais nous n'étions plus les mêmes. En avril 1979, les élections eurent enfin lieu et l'évêque Muzorewa fut élu premier ministre, le premier Noir à accéder à ce poste. Mais la constitution stipulait clairement que la police, l'armée, la justice et l'administration restaient dans les mains des Blancs. Les Nations Unies avaient déclaré les élections nulles avant même qu'elles n'aient lieu. Les combats s'intensifièrent encore.

C'est à cette époque que Mme Thatcher, nouvellement élue premier ministre en Angleterre, accomplit ce qui sera peut-être la seule volte-face de sa carrière. Alors qu'elle était prête à reconnaître le gouvernement de Muzorewa, suivant ainsi ses conseillers de droite, elle se laissa persuader par Lord Carrington de lui donner encore une chance de régler la situation en incluant le Front Patriotique. Elle accepta donc qu'une conférence constitutionnelle réunissant tous les partis se tienne à Londres, à Lancaster House.

La presse du monde entier suivit les quatorze semaines tortueuses, pendant lesquelles Muzorewa, mon père, Mugabe et Nkomo discutèrent âprement

pour finalement arriver à un accord. Par moments, les difficultés semblaient insurmontables. Lord Carrington dut manoeuvrer entre de véritables champs de mines, alors que, dans les coulisses, quelques amis chrétiens organisaient des rencontres inofficielles pour encourager les délégués à se mettre d'accord.

C'est le 21 décembre 1979, sept ans jour pour jour après le début de la guerre, que l'accord de Lancaster House fut signé. Le cessez-le-feu devait être immédiat. La guérilla et les forces de sécurité déposeraient les armes, le gouvernement accorderait l'amnistie à tous les exilés et combattants, et le Front Patriotique serait reconnu légalement et pourrait faire campagne en vue de prochaines élections générales. Cette fois-ci, on approchait de la vraie indépendance.

Les Blancs étaient résignés et las. Certains d'entre eux avaient fait la navette entre la vie civile et militaire pendant des années. Leur existence avait été complètement chamboulée et leur psychisme mis à rude épreuve. Ils savaient qu'ils ne pouvaient plus gagner aussi acceptèrent-ils l'inévitabilité d'une majorité noire aux élections.

Cela aurait pu très mal tourner. Lord Soames fut nommé Gouverneur général et arriva dans le pays pour faire respecter le cessez-le-feu, alors que les combats duraient toujours. De gigantesques rallies eurent lieu pour accueillir Nkomo et Mugabe. On craignait des éruptions de violence. Le premier manifeste de Mugabe avait été très radical et anti-blanc. On prétendait qu'il avait une liste d'hommes qu'il voulait assassiner, avec en tête mon père, bien sûr. Il annonça qu'il allait fermer toutes les églises pour en faire des centres sociaux. Il confirma publiquement ce que nous savions et craignons, qu'il était marxiste-léniniste et qu'il avait l'intention de faire de la Rhodésie un état socialiste. Les Blancs n'avaient qu'à bien se tenir.

Pendant ce temps, malgré le cessez-le-feu officiel, des bombes continuaient à exploser au milieu de combats sporadiques. Les partis s'accusaient mutuellement d'intimidation et de brutalité. Mugabe fut l'objet de plusieurs tentatives de meurtres et mon père sillonnait le pays en l'appelant «la terreur rouge». Les observateurs étrangers chargés d'assurer le bon déroulement de la campagne crurent vraiment que les élections n'auraient jamais lieu et que la situation allait complètement se détériorer.

On se perdait en conjectures, bien sûr, mais la plupart des gens pensaient que Joshua Nkomo gagnerait les élections. La majorité des Blancs considéraient Mugabe trop violent et extrémiste, à la limite inhumain, pour que ses chances soient réelles. Le Front rhodésien avait d'ailleurs soigneusement cultivé cette image de lui et il semblait tout simplement impensable qu'il puisse devenir premier ministre.

On craignait des émeutes, quel que soit le gagnant des élections et l'armée prépara un coup d'Etat. Le commandant-en-chef, le général Walls, en était l'instigateur. Il avait fait encercler toutes les installations vitales du pays. Les endroits où se dérouleraient les élections étaient surveillés par les territoriaux afin que toutes les forces régulières soient disponibles, le cas échéant, pour le coup. Les blindés étaient parqués de manière visible dans les petites rues de la capitale.

Les instigateurs du coup voulaient parer à deux éventualités. D'une part, ils avaient peur que les Noirs se déchaînent, s'emparent de mon père pour le pendre publiquement à Cecil Square, et qu'ils massacrent la population blanche. D'autre part, ils voulaient être prêts à écraser Mugabe au cas où il serait élu, bien qu'à ce moment-là, cela semblât improbable.

Les services secrets du gouvernement de mon père tout comme ceux de l'Union soviétique avaient misé

sur Nkomo. Il paraissait évident qu'il serait le prochain premier ministre.

Quand les résultats commencèrent à être connus, on comprit que ce que les Blancs craignaient le plus allait se passer. Lord Soames évalua la situation et agit très rapidement. En dépit des difficultés initiales, les élections s'étaient déroulées dans la liberté et la justice. Une victoire de Mugabe allait soulever l'enthousiasme populaire mais elle serait en même temps un camouflet pour l'Union soviétique qui avait soutenu Nkomo et misé sur sa victoire. Mugabe, lui, détestait les Russes. En organisant un coup d'Etat contre lui, les Blancs se feraient à eux-mêmes plus de mal que de bien. En plus de provoquer une nouvelle effusion de sang, ils offriraient la chance à la Russie d'intervenir. Le général Walls se laissa persuader de disperser ses troupes et les blindés se retirèrent discrètement.

Dans son discours d'Indépendance, Mugabe parla de Lord Soames en ces termes: «C'est un homme remarquable... Je vais perdre un ami et un conseiller.»

Beaucoup de gens liés aux événements de la Rhodésie à cette époque considérèrent que le déroulement pacifique des élections avait été un véritable miracle. Lord Soames lui-même utilisa ce mot. Mais il y eut un autre événement, dont personne n'entendit parler au moment même, qui tenait aussi du miracle.

Ce n'est que plus tard que les observateurs constatèrent qu'une entrevue secrète avait été cruciale pour calmer la peur des Blancs et éviter un bain de sang.

Lorsque notre groupe du «cabinet de conscience» vit que Mugabe allait gagner et que des rumeurs de coup d'Etat commençaient à circuler, notre anxiété pour l'avenir du pays atteint son apogée. Le «cabinet de conscience» se réunit à la hâte pour prier et demander à Dieu ce que nous pouvions faire. Certains étaient tellement désespérés de voir que le pays se dirigeait

vers une autre crise terrible qu'ils se mirent à implorer le Seigneur.

Un de ceux qui étaient présents s'appelait Joram. Il avait des liens avec le parti de Mugabe. Pendant que nous réfléchissions en silence, Joram eut l'idée que Mugabe et mon père devaient se rencontrer. Tous les deux aimaient leur pays et souhaitaient le reconstruire dans la paix. C'était un point de départ suffisant pour se comprendre, pensait-il. Il était sûr que s'ils pouvaient trouver un terrain d'entente, le pays se calmerait.

Je dois reconnaître que les autres trouvèrent son idée complètement folle, étant donné la haine que ces deux hommes avaient exprimée l'un pour l'autre. Mais Joram était sûr qu'il fallait au moins essayer. Lui s'occuperait de Mugabe et moi de mon père. Les démarches exigèrent du temps et bien des allées et venues. Chaque camp devait consulter ses conseillers et pendant ce temps les jours passaient. On commença à douter du succès de cette initiative.

Etait-ce la présence des blindés qui précipita les choses? Je ne sais. Toujours est-il qu'à la dernière minute, le soir qui précédait l'annonce des résultats proclamant Mugabe vainqueur, celui-ci téléphona à Joram pour lui dire qu'il était d'accord de voir mon père, à condition que celui-ci accepte de se rendre chez lui après la tombée de la nuit.

Mon père insista pour y aller seul. Joram lui ouvrit la porte. Il y avait trois personnes: M. Mugabe et deux de ses proches collaborateurs.

Quand Joram me raconta l'événement plus tard, il ne pouvait s'empêcher de rire. C'était tellement incroyable! D'un côté, le Comité central du Front Patriotique avait fait des plans pour quitter le pays dans l'éventualité de désordres et de l'autre les Blancs étaient prêts à déclencher un coup d'Etat. Mugabe ne

pouvait sortir de chez lui à cause des menaces d'assassinat dont il était l'objet et voilà qu'arrive chez cet extrémiste terroriste son ennemi numéro un, Ian Smith. Et que se passa-t-il? J'ai recollé plus tard les morceaux que Joram et mon père me rapportèrent. Il semble qu'après une poignée de main, Mugabe suggéra de commencer en expliquant quelle serait sa politique pour le Zimbabwe et de quelle manière il espérait diriger le pays. Les deux hommes furent si absorbés par leur échange qu'ils en oublièrent complètement ceux qui étaient assis avec eux.

Mugabe sut convaincre mon père qu'il désirait véritablement la réconciliation. Le ton agressif de son premier manifeste s'était adouci car il s'était rendu compte que la vengeance ne ferait qu'envenimer les choses. Il avait aussi changé d'avis sur la fermeture des églises car il avait compris que son peuple était profondément religieux. Il faut dire que la confusion qui régnait dans l'esprit des dirigeants du Front Patriotique était due en partie à la propagande intensive à laquelle ils avaient été soumis. Ils devaient maintenant trier le bon grain de l'ivraie, y compris Mugabe.

Les deux hommes abordèrent de nombreuses questions politiques. Ils étudièrent la contribution des Blancs au nouveau gouvernement et le rôle que mon père pourrait y jouer. Ils se découvrirent un respect inattendu l'un pour l'autre. Joram avait eu raison.

A la fin, Mugabe promit qu'il n'y aurait pas de vengeances contre les Blancs. De son côté, mon père l'assura qu'il essaierait de les persuader de rester calmes et de donner leur soutien au nouveau gouvernement.

Le lendemain, dans un discours télévisé qui stupéfia le pays, Ian Smith encouragea ses compatriotes blancs à ne pas quitter le pays et à donner sa chance au nouveau régime. Son évidente confiance en Mugabe

aida à détendre l'atmosphère. Les Européens ne s'attendaient pas à ce qu'il parle de manière si positive de l'homme qu'il avait qualifié auparavant de «terreur rouge».

Le même soir, Mugabe annonça publiquement ce qu'il avait promis à mon père en privé. Cela peut paraître incroyable mais la plupart d'entre nous n'avions jamais vu Mugabe. Sa photo avait été bannie des journaux. Nous ne savions pas de quoi il avait l'air ni comment il s'exprimait. On avait appris à le considérer comme un monstre. Quand il apparut à la télévision pour annoncer l'indépendance du Zimbabwe à la nation, beaucoup de Blancs furent pris par surprise. Leur nouveau premier ministre était un homme cultivé, s'exprimant avec aisance, éloquence même. Quant à moi, je n'oublierai jamais l'impression que me firent certaines parties de son discours. Le jour suivant, je me précipitai dans les kiosques pour en acheter des copies. Même à l'église, je n'avais entendu meilleur sermon!

Demain, nous allons renaître, non pas en tant qu'individus mais en tant que peuple, en tant que nation viable de Zimbabweens...

Demain nous cesserons d'être des hommes et des femmes du passé pour devenir des hommes et des femmes de l'avenir. C'est sur demain et pas sur hier que s'appuie notre destinée...

Notre nouvelle nation attend de chacun de nous qu'il soit un homme nouveau, avec une pensée nouvelle, un coeur nouveau et un esprit nouveau.

Notre pensée nouvelle doit avoir une vision nouvelle et nos coeurs nouveaux un amour nouveau qui efface la haine. Notre esprit nouveau doit unir et non diviser...

C'est pourquoi vous et moi devons faire l'effort de nous adapter, intellectuellement et spirituellement, à la réalité de notre changement politique et nous devons

nous considérer comme des frères liés les uns aux autres par un lien de camaraderie nationale...

Les erreurs du passé doivent maintenant être pardonnées et oubliées.

Lorsque de nouvelles nations se créent, il y a toujours des difficultés, mais au cours des années qui ont suivi, j'ai pu constater parmi mes amis noirs que les paroles de Mugabe avaient été comprises. Les représentants de la presse internationale sont toujours prêts à fondre sur des situations qui se détériorent. Ils sont beaucoup plus lents lorsqu'il s'agit de faire état des exemples de réconciliation dans la vie privée et publique des peuples.

23. Les machines à tuer

L'idée qu'on se fait des miracles a trop souvent été influencée par certains films sortis tout droit de Hollywood qui montrent Dieu sous la forme d'un vieillard frappant les eaux avec son bâton et dont la voix retentit à travers la foudre. Les miracles de Dieu sont en général plus discrets. Il faut de la sagesse pour les discerner mais ce sont des miracles quand même. Et en ce qui me concerne, ce qui s'est passé dans l'armée après l'indépendance relève du miracle.

Imaginez un jeune homme qui, en temps normal, quitte l'école à dix-huit ans. Il entre à l'université et au bout de trois ans, obtient une licence. Deux ans plus tard, il a son agrégation. S'il continue pendant deux ans encore, il aura un doctorat. En sept ans, il sera devenu un expert dans son domaine.

Imaginez maintenant que ce même jeune homme soit entré à l'armée en 1972, quand la guerre éclata. En

1979, quand l'accord de paix est signé, tout ce qu'il aura obtenu, c'est un doctorat en l'art de haïr et de tuer. Il aura appris ce métier aussi assidûment qu'un docteur ou un ingénieur. Même mieux, sans doute, parce qu'il aura dû prendre des décisions en relation directe avec sa survie.

En 1979, certains hommes avaient été dans l'armée depuis dix ou vingt ans. Ils étaient de parfaites machines à tuer. Tout ce qu'on leur avait dit durant la décennie précédente avait renforcé leur opinion que Mugabe était leur ennemi et que ses troupes étaient communistes, terroristes et menaçaient l'ordre social. On leur avait enseigné qu'il était bien de les haïr et de les tuer.

Et voilà que soudain, on tapait ces soldats dans le dos en leur disant: «Merci. Vous avez fait du bon boulot, mais maintenant, c'est fini. Serrez-vous la main et soyez des amis. Hier Mugabe était votre ennemi, aujourd'hui il est votre premier ministre. Hier on vous aurait décoré si vous l'aviez tué, aujourd'hui, vous devez le saluer et lui obéir.»

On attendait de ces hommes qu'ils fassent cet impossible revirement. Une des tâches les plus urgentes après l'Indépendance était d'intégrer les différentes forces armées – les deux mouvements de guérillas, et l'armée rhodésienne – en une seule unité. Sans cette intégration, il ne pouvait y avoir de paix durable dans le pays.

En travaillant avec Arthur, j'avais commencé à saisir la mentalité des nationalistes. J'avais l'impression d'avoir eu un aperçu de leurs rêves et de leurs aspirations, ainsi que des haines et des blessures qui avaient causé la guerre. D'autre part, en me battant aux côtés des Blancs j'avais compris l'état d'esprit des Rhodésiens. J'avais eu le privilège de côtoyer les deux bords

et je sentis que je devais offrir mes modestes services pour aider à réconcilier ces différentes factions.

Peu avant la déclaration de l'indépendance, on m'accepta dans le corps des aumôniers, bien que je ne sois pas consacré. Avec mes nouveaux collègues, je me mis à l'oeuvre dans cette tâche gigantesque.

L'armée à ce moment-là était énorme. Elle comptait près de quatre-vingt-dix mille hommes. On se partagea les bataillons pour y travailler séparément et établir des contacts d'homme à homme. On instaura aussi des réunions hebdomadaires obligatoires.

Notre tâche durant la première année consista à dépolitiser les soldats. Nous devions les aider à accepter les résultats des élections et comprendre la nouvelle situation. C'était terriblement difficile pour les Blancs. Ils n'avaient pas su grand-chose des causes de la guerre. Il est en effet facile de se faire endoctriner, de ne connaître que des demi-vérités, surtout quand les journaux sont aussi sévèrement censurés qu'ils l'étaient sous le Front rhodésien. La presse d'opposition avait été bannie et les livres d'histoire n'enseignaient certainement pas la vérité sur le comportement de nos ancêtres vis-à-vis des Africains! Ce processus de rééducation fut une révélation pour bien des soldats blancs et une remise en question souvent douloureuse.

Nous devions aussi désamorcer leurs instincts belliqueux et les préparer à réintégrer la vie civile. Imaginez ce que cela représentait, pour les Noirs surtout. La plupart d'entre eux avaient rejoint la guérilla alors qu'ils étaient pauvres, sans travail et sans espoir et ils y avaient acquis un statut et un but. Mais ils ne savaient rien faire d'autre que tuer. Ils vivaient hors-la-loi et n'avaient jamais dû se soumettre aux restrictions sociales de la vie quotidienne. On ne pouvait pas simplement les fourrer dans un bureau minuscule en

leur disant de repartir à zéro. C'eût été un saut infranchissable.

Nous devons développer et encourager chez tous ces hommes la conscience sociale d'appartenir à une nouvelle société multiraciale dans laquelle, selon le premier ministre, le passé devait être oublié et pardonné. C'était une volte-face complète pour les Africains qui pendant des années avaient puisé dans leurs souvenirs pour alimenter leur haine.

Les Blancs pour leur part, devaient apprendre que des hommes qu'ils avaient toujours considérés comme des serviteurs étaient devenus leurs frères. Que la guérilla qu'on leur avait appris à mépriser s'était battue pour une cause juste et qu'il fallait dorénavant partager les privilèges.

Durant la deuxième année de paix, notre objectif fut d'intégrer les différentes forces en une seule armée. Là, notre succès fut relatif, partiellement parce que les hommes étaient si nombreux et que nous étions si peu, mais aussi parce que l'effort qu'on leur demandait était surhumain. Un grand nombre de Blancs quittèrent le pays pour rejoindre l'armée sud-africaine et des soldats de la ZIPRA, la faction de Nkomo, partirent pour former une armée dissidente, ce que nous voulions précisément éviter.

Malgré tout, ce que nous vivions tenait du miracle. Qu'un soldat se réconcilie avec son ennemi, c'est étonnant. Que des milliers soient réconciliés tient du prodige. Ceux qui aujourd'hui haussent les épaules d'un air blasé en disant: «Mais bien sûr, nous avons une seule armée!» n'ont pas la moindre idée de ce que cela a exigé de la part d'individus qui ont dû se réorienter complètement pour arriver à ce résultat.

24. Le défi chrétien

Le discours d'Indépendance de M. Mugabe aurait dû trouver un écho dans le coeur de tous les chrétiens du pays. Son contenu était tellement chrétien que tous les croyants auraient dû être encouragés d'entendre parler leur langage. Ceux qui faisaient autorité auraient dû dire immédiatement et en public qu'ils étaient avec lui. Je crois que si nous avions saisi notre chance immédiatement, nous aurions pu inspirer un gouvernement qui voulait créer une société nouvelle.

Mais en fait, bien des Blancs qui se disaient chrétiens, parmi les plus en vue, poussèrent des hauts cris: «Les marxistes sont arrivés!» Ce fut une vraie débandade vers l'Afrique du Sud et il y eut un exode de pasteurs qui se sentirent soudain appelés à prêcher au Cap ou en Papouasie Nouvelle-Guinée.

Je crois qu'en s'enfuyant ils commirent deux grandes erreurs. Ils empoisonnèrent le cerveau des gens chez qui ils se réfugièrent. Il fallait bien qu'ils justifient leur fuite! Ils donnèrent donc une image déformée et exagérée de la situation ici. On a plus de chance de s'attirer la sympathie en pleurnichant: «C'était terrible... un Etat marxiste... on est parti juste à temps», qu'en avouant simplement qu'on n'a pas eu le courage de faire front.

Pire encore, en partant, ils ternirent le christianisme. Les chrétiens devraient être des gens vers lesquels on se tourne pour trouver inspiration, courage, et orientation. Mais eux donnèrent l'exemple de la lâcheté et de l'égoïsme.

Ceci dit, beaucoup sont restés. Ils accomplissent un travail incalculable et ils font partie de ceux qui permettent au Zimbabwe d'avancer. Malheureusement,

les journaux parlent plus facilement des éléments destructeurs.

Ce qui m'avait frappé dans le discours d'Indépendance – et j'en ai eu la confirmation par la suite – c'est qu'il n'était pas celui d'un marxiste doctrinaire. Je ne pense pas que les membres du gouvernement, mis à part deux ou trois ministres, le soient davantage. Ils sont des nationalistes qui recherchent une idéologie pouvant convenir au pays. Le marxisme-léninisme est étranger à l'Afrique parce que l'athéisme y est étranger. Mugabe lui-même a été élevé dans la religion catholique et il a depuis défini son credo politique comme étant un «marxisme chrétien». Chacun sait qu'il est sensible aux valeurs spirituelles et cette sympathie laisse la porte ouverte à l'action chrétienne dans notre pays.

Il est évident que les dirigeants actuels tentent de mettre sur pied un système africain indigène qui convienne à notre peuple et tienne compte de notre héritage. Ils essayent de faire des choses nouvelles et je crois que nous devons les aider. Au moment où l'Afrique cherche un nouvel ordre social, nous qui sommes chrétiens devons être la démonstration vivante d'un véritable socialisme et offrir ainsi l'alternative au marxisme. Si les chrétiens s'enfuient comme des lapins, qui sera là pour témoigner de la révolution divine et pour parler au nom du Christ? Les chrétiens ne devraient pas se retirer. Ils devraient être enflammés pour Dieu car c'est maintenant qu'il faut agir, au moment où notre pays cherche sa voie.

Si l'on considère les structures de la vie africaine, on voit qu'elles sont profondément communautaires. Les Africains sont des spirituels et la promptitude à pardonner fait partie de leur nature.

L'indépendance du Zimbabwe fut accompagnée de la paix. Il ne fallut que quelques semaines pour que des

routes, qui avaient été dangereuses pour les Blancs même en plein jour, redeviennent sûres. La vie normale reprit très vite et les actes de vengeance furent peu nombreux, compte tenu de la longueur et de la dureté de la guerre. Un ancien chef de la guérilla est aujourd'hui à la tête d'un parlement qui inclut l'homme qu'il a le plus combattu. L'adjoint de mon père, David Smith, était encore récemment dans le cabinet de M. Mugabe et le ministre de l'Agriculture a été pendant cinq ans un Blanc. Dans quel autre pays peut-on voir une révolution se terminer ainsi? Cette volonté de pardonner devrait nous donner l'espoir que, en dépit de nos problèmes, le Zimbabwe est viable. Et il doit l'être, si nous ne voulons pas disparaître en fumée.

Pour des raisons opposées, il y a des gens au pouvoir en Afrique du Sud et en Union Soviétique qui voudraient que l'expérience du Zimbabwe se termine dans la confusion. Une domination soviétique du pays, en plus d'influencer tous les pays voisins, mettrait fin à ce qui nous tient le plus à coeur: la liberté religieuse, les libertés individuelles, les droits de l'homme, l'égalité devant la loi.

Pour que le Zimbabwe réussisse, il faut que les Blancs restent et que l'Occident nous soutienne. Le gouvernement a besoin que nous travaillions à ses côtés. Je sais par expérience que cela exige un engagement total de notre part. Nous ne voulons plus que le reste du monde nous traite comme des Européens expatriés. Nous ne sommes pas expatriés, nous sommes Africains et l'Afrique est notre seule patrie.

Ici, la richesse côtoie la pauvreté et l'une de nos tâches est de combler le fossé qui les sépare. Cela nous forcera peut-être à accepter du travail dans le secteur public moins bien payé et à utiliser notre expérience et nos privilèges pour développer le niveau de vie des

autres plutôt que de maintenir le nôtre. Nous devons aider le gouvernement à redistribuer la richesse du pays et à développer nos énormes ressources naturelles.

Isolés, nous ne pouvons pas survivre. Nous avons terriblement besoin du monde occidental pour continuer notre marche en avant. On a dit que le Zimbabwe était comme un train qui avance vers un croisement. Il pourrait aller dans une direction ou l'autre, au gré de celui qui actionnera le levier de l'aiguillage. Les hommes qui ont une réponse chrétienne ont maintenant leur chance. L'Afrique, comme le monde entier, stagne parce qu'elle n'a pas encore trouvé comment unir les races, guérir la haine et partager la richesse plus équitablement. Où trouver une réponse, si ce n'est dans la sagesse de Dieu et le changement des hommes? Les marxistes pensent qu'en changeant les structures de la société, on aboutira inévitablement à un nouveau type d'homme. Les chrétiens croient qu'il faut d'abord changer les gens et qu'alors on aura un nouveau type de société.

Je crois que l'espoir du Zimbabwe ne réside pas dans un système politique ni dans un gouvernement particulier, mais qu'il se trouve dans les gens, des Noirs et des Blancs, qui ont traversé l'adversité et en sont sortis transformés. Le premier ministre avait raison dans son discours: il faut une pensée nouvelle, des coeurs nouveaux, un esprit nouveau. Ils naîtront par la force de ceux qui ont connu la haine et l'humiliation, mais aussi la repentance et le pardon.

Table des matières

	<i>Pages</i>
2 Un début sans histoire	7
2 Le fils de Ian Smith	11
3 Un hippie heureux	17
4 Les racines de la haine	22
5 Evasion dans les drogues	27
6 Coincé	31
7 Le chemin rocailleux jusqu'au Christ	33
8 Pardon	40
9 Un colère noire	43
10 Repentance et engagement	48
11 Le nerf de la guerre	51
12 Un miracle sans tapage	53
13 Un amitié exigeante	58
14 Le cabinet de conscience	64
15 En route	65
16 Construire des ponts	70
17 Père et fils	73
18 Elisabeth	77
19 La guerre et ses conflits	86
20 Le pion des Blancs	90
21 Mort pour la vérité	96
22 Le miracle de la paix	101
23 Les machines à tuer	108
24 Le défi chrétien	112